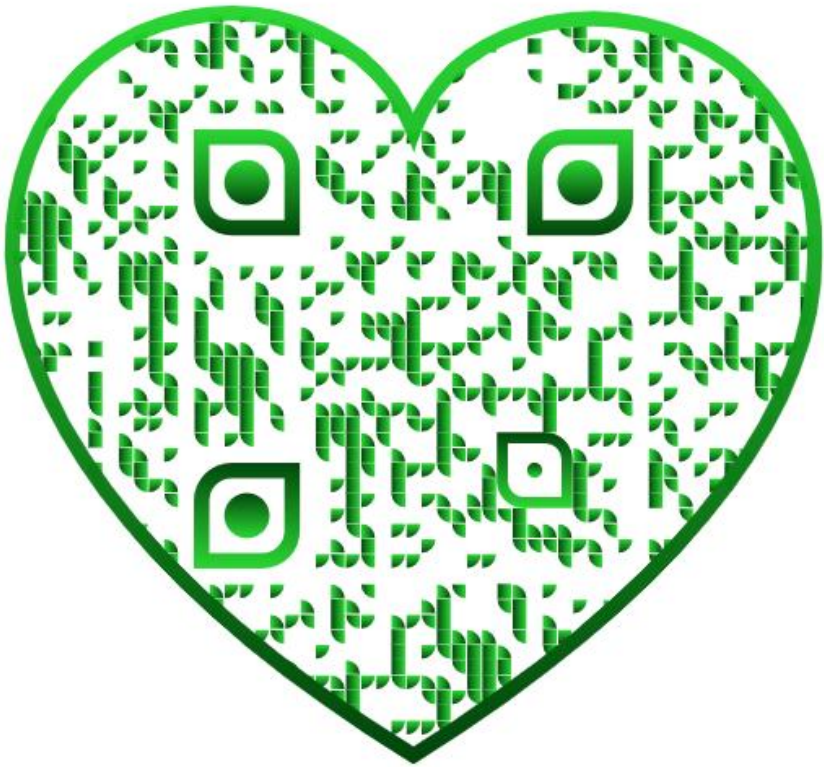
Thomas B.
Reverdy

6 avenue George V



Thomas B.
Reverdy

6 avenue George V

Retour chez soi
Flammarion

Sommaire

1. Couverture
2. Identité
    1. Copyright
    2. Du même auteur
3. 6 avenue George V
    1. Problème
    2. La nuit des rêves impossibles
    3. Fantômes
    4. Le studio de danse
    5. Pas tout à fait une biographie
    6. Pensées
    7. Le temps de l'amour
    8. Solange
    9. La barre
    10. Labyrinthe
    11. Assis sur la troisième marche
    12. Un sourire de danseuse
    13. Le silence et son double
    14. Au vent muet
    15. Théâtre au bar
    16. Seul au Japon
    17. Un certain vertige
    18. Le pianiste et les ordinateurs
    19. Icare
    20. Cendrars
    21. Albrecht n'est pas libre
    22. Anne, Annie
    23. Perec
    24. Qu'en dira-t-elle ?
    25. Mon reflet danse
    26. Musique, Maestro !
    27. L'amour à 17 ans
    28. La nuit s'étire
    29. Enfin possible
    30. Phénix
    31. Retour chez soi
4. Table

Pagination de l'édition papier

1. 1
2. 2
3. 9
4. 10
5. 11
6. 12
7. 13
8. 14
9. 15
10. 17
11. 18
12. 19
13. 20
14. 21
15. 22
16. 23
17. 24
18. 25
19. 26
20. 27
21. 28
22. 29
23. 30
24. 31
25. 32
26. 33
27. 34
28. 35
29. 36
30. 37
31. 39
32. 40
33. 41
34. 42
35. 43
36. 44
37. 45
38. 46
39. 47
40. 48
41. 49

42. 50
43. 51
44. 52
45. 53
46. 54
47. 55
48. 57
49. 58
50. 59
51. 61
52. 62
53. 63
54. 64
55. 65
56. 66
57. 67
58. 68
59. 69
60. 70
61. 71
62. 72
63. 73
64. 74
65. 75
66. 76
67. 77
68. 79
69. 80
70. 81
71. 82
72. 83
73. 84
74. 85
75. 86
76. 87
77. 88
78. 89
79. 90
80. 91
81. 92
82. 93
83. 95
84. 96
85. 97

86. 98
87. 99
88. 100
89. 101
90. 102
91. 103
92. 104
93. 105
94. 106
95. 107
96. 108
97. 109
98. 110
99. 111
100. 112
101. 113
102. 114
103. 115
104. 116
105. 117
106. 118
107. 119
108. 120
109. 121
110. 122
111. 123
112. 124
113. 125
114. 126
115. 127
116. 128
117. 130
118. 131
119. 132
120. 133
121. 134
122. 135
123. 136
124. 137
125. 138
126. 139
127. 140
128. 141
129. 142

130. 143
131. 145
132. 146
133. 147
134. 148
135. 149
136. 151
137. 152
138. 153
139. 154
140. 155
141. 156
142. 157
143. 158
144. 159
145. 161
146. 162
147. 163
148. 164
149. 165
150. 166
151. 167
152. 168
153. 169
154. 170
155. 171
156. 172
157. 173
158. 174
159. 175
160. 176
161. 177
162. 178
163. 179
164. 180
165. 181
166. 182
167. 183
168. 185
169. 186

Guide

1. Couverture
2. 6 avenue George V
3. Début du contenu
4. Table

Table

Problème
La nuit des rêves impossibles
Fantômes
Le studio de danse
Pas tout à fait une biographie
Pensées
Le temps de l'amour
Solange
La barre
Labyrinthe
Assis sur la troisième marche
Un sourire de danseuse
Le silence et son double
Au vent muet
Théâtre au bar
Seul au Japon
Un certain vertige
Le pianiste et les ordinateurs
Icare
Cendrars
Albrecht n'est pas libre
Anne, Annie
Perec
Qu'en dira-t-elle ?
Mon reflet danse
Musique, Maestro !
L'amour à 17 ans
La nuit s'étire

Enfin possible
Phénix
Retour chez soi

Thomas B. Reverdy

6 avenue George V

Flammarion

Thomas B. Reverdy

6 avenue George V

Flammarion

« Retour chez soi »
une collection conçue et réalisée par Amélie Cordonnier et Stéphanie Kalfon sous la direction d'Alix Penent
« Retour chez soi » est une nouvelle collection de littérature qui offre à des écrivains la possibilité de revenir, des années plus tard, dans un lieu de leur enfance ou de leur adolescence, un lieu du passé quitté depuis longtemps mais qui palpite encore dans la mémoire. Le temps d'une journée et d'une nuit, ils en auront, pour eux seuls, les clés. Qui n'a pas rêvé de retrouver l'endroit qui l'a forgé ? Les écrivains livreront le récit intime de cette expérience du retour, des souvenirs qui demeurent, se ravivent et parfois se perdent.
© Flammarion, 2025.

ISBN numérique : 978-2-0804-5629-8
ISBN du pdf web : 978-2-0804-5631-1

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 978-2-0804-5597-0

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Présentation de l'éditeur :

« Nous sommes le 23 février 2024 et je reviens chez moi. Ce n'est pas une maison, pas même un appartement, mais un studio de danse – un parquet nu, des barres, un piano, des miroirs – où ma mère a toujours dansé. C'est là que je l'accompagnais, enfant. Là aussi que j'ai vécu, à dix-sept ans, deux années merveilleuses, jusqu'à sa mort. Je retourne dans ce lieu étrange la veille de mes cinquante ans, alors que ma vie chancelle. Je vais la retrouver, elle ou son fantôme, son bonheur de vivre, son goût pour la beauté, l'amour et la liberté. Tout ce qu'elle m'a transmis et qui m'aidera peut-être à répondre à ces questions qui me pressent. »
Thomas B. Reverdy signe un récit intime et autobiographique sur le retour, toujours possible, de l'amour dans nos vies.

Thomas B. Reverdy est l'auteur de onze romans, parmi lesquels *La Montée des eaux* (Seuil, 2003) et, aux Éditions Flammarion, *Les Évaporés* (prix Joseph-Kessel 2014), *Il était une ville* (prix des Libraires 2016), *L'Hiver du mécontentement* (prix Interallié 2018), *Climax* (2021) et *Le Grand Secours* (prix Landerneau des lecteurs 2023).

Du même auteur

La Montée des eaux, Seuil, 2003.
Le Ciel pour mémoire, Seuil, 2005.
Les Derniers Feux, Seuil, 2008.
Le Lycée de nos rêves (avec Cyril Delhay), Hachette Littératures, 2008.
Collection irraisonnée de préfaces à des livres fétiches (collectif, direction avec Martin Page), Intervalles, 2009.
L'Envers du monde, Seuil, 2008.
Les Évaporés, Flammarion, 2013 (Grand Prix Thyde Monnier de la SGDL et prix Joseph Kessel) ; J'ai lu, 2015.
Il était une ville, Flammarion, 2015 (prix des Libraires), J'ai lu, 2016.
Jardin des colonies (avec Sylvain Venayre), Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2018.
L'Hiver du mécontentement, Flammarion, 2018 (prix Interallié), J'ai lu, 2019.
Climax, Flammarion, 2021 ; J'ai lu, 2022.
Le Grand Secours, Flammarion, 2023 ; J'ai lu, 2024.

Pour mes fils,
Camille et Louis

6 avenue George V

Problème

C’est une histoire de chiffres.

Ma mère est morte il y a 30 ans.

Alors que j’allais en avoir 20.

20 ans aussi, depuis mon premier roman.

Et je vais en avoir 50, dans deux semaines.

L’âge qu’elle avait quand son père a fait son AVC, le deuxième. Il n’a plus beaucoup quitté son lit, après ça. Quelques années plus tard, il est mort et elle a fait son premier cancer.

C’est une histoire de décennies, de chiffres ronds. D’anniversaires et de passages du temps.

J’entre dans la décennie de sa mort, voilà. Dans deux semaines.

Mon grand-père, puis elle. Celui qui m’a appris à lire et celle qui m’a appris à aimer. La décennie de la mort.

30 ans après, j’y retourne.

Au moment où je vais avoir son âge.

Façon de parler.

Ça ne veut rien dire, peut-être. Mais c’est troublant, ça me trouble, ces chiffres.

Comme s’il y avait quelque chose à comprendre.

Une équation que je ne parviens pas à résoudre.

Un problème, comme on dit en mathématiques.

La nuit des rêves impossibles

Nous sommes le 23 février 2024 et je reviens chez moi, je marche dans mes pas, sur mes traces effacées par le temps, pourtant ce n'est plus ma maison si ça l'a jamais été, et d'ailleurs ce n'est pas une maison, même pas un appartement, mais j'y retourne, comme on se retourne sur soi-même, dans la nuit des rêves impossibles qu'on reconnaît en y plongeant pour les avoir déjà faits mille fois, les draps trempés de sueur froide et poisseuse. C'est trop tard pour ouvrir les yeux, se réveiller. J'y suis. Je contemple, incrédule, la grande porte cochère du 6 avenue George V – le genre de porte vraiment chic et surmontée d'une fenêtre de demi-étage, à l'entresol où l'on logeait autrefois les domestiques, sous l'étage noble du balcon des maîtres. Elle m'est familière et pourtant elle a quelque chose d'impersonnel, une beauté majestueuse qui ne me touche pas.

Je l'ai tellement attendu, ce retour.

Je le prépare depuis des mois.

Je sais par cœur ce que je vais trouver. Au bout du hall sombre, une cour d'immeuble et, sous la cour, au bas d'un escalier très pentu dont il me semble connaître chaque marche, le studio de danse où ma mère, toute sa vie, a suivi la barre au sol et le cours de classique auprès de Solange Golovine. Enfant, j'y assistais, tous les samedis matin, assis sur les trois marches qui menaient du vestiaire au parquet du studio, des milliers d'heures à contempler sans les comprendre les ronds de jambe et les arabesques des danseuses, les pliés, jetés, première, cinquième, dans la musique tonitruante du piano où perçaient les éclats de voix de la professeure qui comptait jusqu'à huit, et moi, avec mes feutres, mes petites voitures ou mon livre, à détailler leurs corps, leurs attitudes, leurs sourires, sans trop savoir ni qui était Mozart, ni Diaghilev, ni Béjart, simplement que c'était le cours de ma

mère, qu'elle n'a jamais raté pendant plus de trente ans. Après la classe, elle m'emmenait déjeuner d'une salade niçoise en compagnie de ses amies les plus chères, dans une brasserie de la place de l'Alma. Elles y parlaient encore entre elles de danse et de musique, et d'opéras. Des centaines de samedis, entre 4 et 13 ans. Toute mon enfance en somme et son goût de chewing-gum Malabar à la fraise, ses odeurs de vestiaire et de parfums pour dames. Une enfance baignée dans une atmosphère mystérieuse de gynécée où traînaient autour de moi, oubliés sur des bancs de bois, soutiens-gorges et bas nylon. Elles étaient belles, les danseuses. Vives et droites et joyeuses. Elles avaient toutes l'air jeunes – je l'ai toujours trouvée jeune, ma mère. Elles avaient le regard rieur et les lèvres rouges, le chignon haut et le dos bien droit, elles avaient l'air amoureuses, mais je crois que les hommes n'y étaient pas pour grand-chose. Elles étaient entre elles. Secrétaires, profs ou avocates, elles étaient danseuses. Elles vivaient d'art et d'eau fraîche.

J'ai eu de la chance de les connaître.

J'y ai même vécu, dans cet immeuble, pendant deux ans quand j'en avais 17, alors que je commençais mes études. Je logeais dans une des chambres de bonne qui servaient ordinairement à héberger des danseurs de passage à Paris, et Jean Golovine, le frère de Solange, un chorégraphe désargenté et truculent que je croisais peu. Dans mon souvenir il se nourrissait presque exclusivement de gros cornichons, de caviar et de vodka. Il était un peu fou je crois, mais l'on disait simplement qu'il était vraiment russe, et l'on riait. J'empruntais pour me rendre chez moi l'escalier de service caché derrière une porte de bois blanche, dans la cour, qui ne mène qu'au sixième et dernier étage – je me demande si c'est toujours le cas. J'avais les clés du studio de danse où j'allais me doucher, parce qu'il n'y avait pas de salle d'eau dans le couloir des chambres. Il arrivait parfois que je descende pendant un cours, et l'on me criait d'approcher, depuis la salle où résonnait la musique – Attention mesdames, c'est Thomas qui vient prendre sa douche ! Je saluais les danseuses du soir qui, toutes, me connaissaient, m'envoyaient des baisers ou des signes de la main, et moi debout cette fois, en haut des trois marches qui mènent au parquet, avec mes cheveux longs, mon air d'ado et mon blouson, ma serviette et mon savon dans un sac en plastique au bout de mon bras, je leur adressais un Bonsoir intimidé. Depuis toutes ces années, ce

monde m'était demeuré étrange, autant qu'il m'était devenu familier.

Et puis ma mère est morte. J'avais 19 ans. J'ai déménagé. Plusieurs fois. Je ne suis jamais revenu.

Qu'est-ce qui m'a pris, soudain, de vouloir y retourner, de revoir le studio ?

– Oh, je le sais bien.

Je reviens là parce que c'est là que tout a débuté. C'est là que ma mère a été heureuse. C'est là qu'elle était jeune. C'est là qu'on avait le même âge, elle quand elle a commencé à y danser, et moi quand j'y ai vécu. Au moment de pousser cette porte aujourd'hui je réalise que nous avons le même âge aussi, elle quand elle est morte, et moi quand j'y retourne.

C'est là que je peux la retrouver, et moi aussi peut-être, parce que ma vie vient de prendre une direction que je n'avais pas du tout prévue.

Je suis devant cette porte comme au bord d'un précipice. Ma vie personnelle est en train de voler en éclats, en ce 23 février 2024.

Fantômes

J'entre, et le monde qui s'ouvre devant moi surgit de mes souvenirs d'il y a trente ans, en même temps que je le redécouvre avec mes yeux d'aujourd'hui, avec cette impression commune aux rêves et à la mémoire : cette certitude de déjà-vu qui s'accompagne de l'incertitude troublante de la réalité des choses.

Je retrouve tout. L'allée, les portes latérales qui mènent aux cages d'escaliers bourgeois, de part et d'autre, que je n'ai jamais empruntés, la cour enfin où je débouche et où je m'arrête, stupéfait. Elle me semblait immense. Je la vois minuscule, arrêtée par une balustrade de pierre qui la sépare irrémédiablement de la cour de l'immeuble d'en face plongeant un étage plus bas. Deux voitures y sont garées à côté des poubelles où j'ai joué enfant aux billes et fumé, plus tard, des cigarettes, dans un coin qui me paraissait un repli secret assez grand pour abriter tous mes rêves. C'est encore le jour et je ne l'ai connue presque que de nuit, cette cour, dans les années où j'ai habité là. Je pensais me retrouver nez à nez avec mon souvenir, mais je le perds, il se dérobe. Ma chambre, c'était seulement l'endroit où j'allais dormir. Je reconnais tout et je ne reconnais rien. C'est vrai depuis ma sortie du métro, dans ce quartier où je ne mets plus jamais les pieds, puisque je n'ai vraiment plus rien à y faire, ce quartier des Champs-Élysées qui est devenu une sorte de vaste zone de Duty Free où les marques prétendument de luxe côtoient avec une certaine vulgarité les enseignes de fast-food et de sport, les montres de rappeurs et de milliardaires chinois, les doudounes dorées des princesses du désert qui ne les mettront jamais, et où j'ai vécu pourtant, à 17 ans, des années parmi les plus belles, c'est vrai, jusqu'à sa mort.

Je suis, en une seconde, projeté dans ce temps-là qui n'existe pas.

Deux ans avant la mort de ma mère.

Mais elle n'est plus là, depuis trente ans. Moi non plus.

Oh, c'est vertigineux, de revoir défiler ces années. De voir passer devant mes yeux, et se superposer au décor, ce que je suis devenu, moi, dans ce lieu qui n'a pas changé. Sa persistance me trouble. Les lieux sont faits pour ça. Ils sont hantés de nos souvenirs en miettes, et ils s'en moquent. C'est comme si j'entendais rire les façades – Alors, te revoilà ? Que viens-tu chercher ici, Thomas ? Crois-tu que les fantômes parlent ? Quelles réponses attends-tu d'eux ? C'est un drôle de projet, et c'est une drôle de nuit que je m'apprête à passer ici. J'observe autour de moi la cour, les bras ballants, désemparé, je n'ose même pas encore tourner le regard vers la porte vitrée du studio de danse, et je suis déjà tenté de renoncer. Je n'ai pas peur des souvenirs pourtant – ici, ils sont tous heureux. Mais j'ai un pressentiment.

Que retrouver ce bonheur-là, c'est me mettre en péril.

Prendre le risque de se dire : et si j'y retournais ? Sans tricher. Pour de vrai, comme on dit quand on est enfant. Et si c'était encore possible ? À présent que le deuil est loin, que la douleur est muette, que je n'y ai même pas repensé depuis des années, à ce studio de danse, à présent que je suis en paix, que j'ai tout fait pour, que j'ai fait toute une vie pour oublier – 30 ans, deux beaux enfants dont je suis fier, une vie faite pour durer –, à présent est-ce que ce ne serait pas possible, au moment de replonger ici les yeux dans mon passé, est-ce que ce ne serait pas une tentation, d'en reprendre le cours ? Comme dans une fontaine, mon passé. Est-ce que ce ne serait pas inévitablement tentant de s'y baigner, de recommencer ma vie ?

De retrouver l'amour, et la beauté, et le bonheur, et la jeunesse que m'avait promis ma mère. Peut-être même que dans cette vie-là, elle n'aurait pas à mourir, une deuxième fois.

Ce n'est pas la cour que je ne reconnais pas, c'est moi. Je m'effraie. Je n'ai jamais pensé ce genre de choses. Je me l'étais même interdit. Allons, puisqu'il est temps de mesurer mes abîmes, je vais à la rencontre des fantômes qui n'ont jamais cessé d'habiter ici. Je vais les retrouver, tenter de les reconnaître. C'est chez eux que je retourne. On verra bien ce qu'ils me diront.

Revoir ma mère, une dernière nuit, si c'est permis.

Retrouver d'elle un souvenir bien vivant, une image de bonheur – une seule image ça me suffirait, un instant de ce temps-là qui n'est plus, arraché à l'éternité de la mort.

J'essaie d'ouvrir la porte de bois peinte en blanc, celle qui ne menait qu'au sixième et dernier étage, fermée par un verrou qui n'existe plus, sans doute condamnée. J'apprendrai plus tard qu'il reste des logements là-haut, mais qu'ils ont été réunis, agrandis. On s'y rend à présent par l'entrée principale et en ascenseur.

À l'époque, les sanitaires étaient sur le palier. Ma chambre devait mesurer 7 ou 8 m2, en comptant la sous-pente. Je dormais sous le Velux, dans le ciel, sur une chauffeuse que je n'ai jamais pris la peine de replier. Si c'était possible, que les lieux qu'on quitte se figent dans notre absence, comme ils le font dans notre mémoire, elle serait encore là, cette chauffeuse en mousse bon marché. Il n'y aurait qu'à enlever ses bottes, s'allonger dessus. Coller son oreille au passé, la tête dans l'oreiller d'un lit qui n'est plus. Mais ce n'est pas là que je vais dormir ce soir. Pas tout à fait – la chambre n'existe plus, et le jeune homme que je vois s'allonger n'est qu'un rêve.

Il a 17 ans, les cheveux longs, il sourit, il s'appelle Thomas comme moi, mais il n'existe plus depuis longtemps.

Ici, je fais partie des fantômes.

Je ne suis même pas entré, encore, dans le studio. Je regarde la cour et les immeubles qui l'entourent de loin, de l'autre côté de la balustrade, leurs grandes verrières de bow-window donnant sur des salons décorés de tableaux et des plafonds à caissons. Tout ce luxe me semble écrasant. Je me rends compte que je n'y avais jamais prêté attention. C'était simplement chez moi, ma chambre d'étudiant minuscule sans toilettes ni douche, où j'allais me cacher et dormir dans le ciel, rêver, aimer, boire de la vodka au poivre achetée au Drugstore, lire les livres de Richard Brautigan dégottés au Virgin et écouter sur mon baladeur, en fumant debout dans le Velux entrouvert, face à la tour Eiffel, les disques de Nick Cave et de Joy Division qui m'apprenaient ensemble la musique et la vie. C'était ma vie à 17 ans et tout le quartier, ses immeubles monumentaux, ses maisons de couture et ses magasins chics n'étaient qu'un décor comme un autre à ma jeunesse qui ne demandait qu'à poursuivre son insouciant désir de vivre.

C'était ma vie avec ma mère, les meilleures années, les dernières, où nous nous sommes beaucoup vus, où nous avons dîné ensemble et déjeuné au moins une fois par semaine, où nous avons voyagé tous les deux en Espagne, en Italie, et discuté des milliers de fois, des milliers

d’heures, lu des pages de livre à voix haute dans des chambres d’hôtel et écouté de la musique en voiture, parlé de politique, d’économie, d’histoire, de philosophie et de littérature et commenté la marche du monde qui n’allait déjà pas si bien et traînait les pieds, épuisé par un siècle qui n’en finissait plus.

Le studio de danse

J'habitais dans une chambre, sous les toits, un quartier de touristes et de jolies filles.

C'est ainsi que j'en ai parlé, dans un texte qui est devenu mon premier roman, de cette drôle de chambre à cette drôle d'adresse. À 17 ans, j'avais quitté la maison depuis deux ans déjà, à ma demande, pour rejoindre au lycée mes camarades d'internat dont certains sont devenus des amis pour toujours et les protagonistes de ce premier roman. J'avais laissé mes parents vivre dans leur trop grande maison une vie de couple en dents de scie qui avait fini par avoir raison de la branche et du nid. J'étais parti. Un peu jeune, peut-être. Et peut-être que j'avais laissé ma mère un peu seule, mais quand on est adolescent, on pense à soi surtout, et puis l'on croit que l'amour est indélébile comme un tatouage à l'encre.

On croit surtout que ceux qu'on aime sont éternels.

Le bac en poche, admis en première année d'une classe préparatoire littéraire – une hypokhâgne, il était pour moi hors de question de revenir à la maison, et une nouvelle fois ma mère, qui savait bien pourtant que je n'étais encore qu'un enfant, m'a laissé partir. Elle m'avait éduqué pour ça, me le répétait souvent. J'ai repensé, plus tard, avec tristesse, que ce dût être un crève-cœur pour elle, de me voir m'en aller si jeune, son fils unique, sa plus grande joie. Mais elle s'était fait là-dessus une idée qui dépassait ses craintes, qui lui venait peut-être de sa propre jeunesse, lorsqu'elle vivait seule, pendant ses études, dans l'appartement de ses parents partis en Algérie. Elle avait le goût de la liberté. M'a toujours parlé comme à un adulte. A toujours combattu en elle la tentation de croire qu'on fait des enfants pour soi, ou pour qu'ils nous aiment. Je crois que ce qu'elle a souhaité de meilleur, pour moi, c'est que je devienne quelqu'un, un adulte aussi

libre qu'elle, avec qui elle pourrait parler.

Ce n'était pas facile de trouver un logement dans l'été, mais elle a inventé la solution comme elle savait le faire : par magie.

Le studio de danse qu'elle fréquentait depuis des années comprenait dans son bail, au dernier étage de l'immeuble, cette chambre minuscule qui servait aux danseurs étrangers ou de passage préparant un concours international comme Düsseldorf ou Varna et ayant besoin, pendant quelques mois, d'une professeure de la renommée de Solange Golovine pour les y préparer. Lorsque ma mère lui avait parlé de ma situation, la chambre était vide. Solange la lui proposa pour une somme dérisoire, 500 francs de l'époque, je crois – on disait un Pascal parce que c'est son effigie qui figurait sur le billet.

On m'avait donné les clés pour prendre ma douche au studio, sous la cour, qui est devenu dans ces années-là une extension secrète de ma chambre. Il était aussi le centre de ma vie avec ma mère. J'y croisais ses amies, celles de la classe amateurs, et les jeunes danseurs et danseuses de la classe professionnelle qu'elle suivait encore, qui m'embrassaient, quand j'étais enfant, et me passaient la main dans les cheveux, en train de se changer, en culotte ou en justaucorps, comme si je faisais partie de leur famille, à moi mystérieuse, la grande famille de la danse et des gens qui croient que l'art seul peut faire la beauté de la vie. J'y traînais depuis tellement longtemps.

C'est là que je vais dormir ce soir. Dans le studio.

Je ne le savais pas, à l'époque, mais ma mère avait été danseuse. Elle avait connu Solange, qui dirigeait cette académie parisienne assez réputée, à Monaco, où un Américain fortuné comme on en trouvait après-guerre sur la *French Riviera* avait monté dans la continuité des Nouveaux Ballets de Monte-Carle – c'est ainsi qu'on prononçait Monte-Carlo alors – un corps de ballet qui portait le nom de « troupe du marquis de Cuevas », du nom de cet excentrique millionnaire et du titre aristocratique qu'il s'était attribué en refaisant sa vie en France. C'était une troupe de stars où non seulement Solange, mais aussi George, Serge et Jean Golovine, ses frères, avaient tous dansé, certains en qualité d'étoile. Ma mère les avait rencontrés là-bas. Elle avait même eu l'occasion de danser avec eux.

Pas tout à fait une biographie

Ma mère n'était pas vraiment danseuse. Enfin, elle aurait pu l'être sans doute. Elle l'aurait souhaité peut-être, à une époque de sa vie que je n'ai pas connue. Ce n'est pas seulement un fantôme que je m'apprête à retrouver, mais le fantôme d'un fantôme, l'écho lointain de la jeunesse de ma mère, et de tous les possibles d'une vie qui s'est arrêtée quand j'avais l'âge de ses rêves à elle. Le studio témoigne de cette vie-là.

Elle était née en 1935. Elle avait eu le temps, avant de me donner la vie, d'être cachée en zone libre pendant un an, en Dordogne, alors que mon grand-père menait à La Rochelle des actions de sabotage qui ont conduit à son arrestation et ont failli lui coûter le peloton des Boches et de la flicaille collabo – sauvé sur le fil, disait-on, par miracle. Elle avait eu le temps d'entamer de brillantes études – HEC féminine –, de vivre seule dans l'appartement du boulevard Exelmans, celui que je n'ai pas connu, tandis qu'à Alger son père travaillait dans des sociétés de construction, pendant quelques années heureuses interrompues par une autre guerre, elle avait eu le temps de prolonger HEC par Sciences Po parce que comprendre l'intéressait plus que faire, sans doute, et c'est là qu'elle fréquenta la jeunesse dorée du Tout-Paris des années 50, dont me restent des photos en robe de bal ou de bal masqué, dessinées par des couturiers, Givenchy je crois, qui se lançait dans ces années-là, et ça devait l'amuser, les bals, les costumes, parce qu'elle avait eu le temps de rédiger au passage un mémoire sur la mode pour les Arts déco, et puis s'était lancée finalement dans une thèse d'économie qui était sans doute à la fois l'occasion de rester étudiante et de continuer d'apprendre, une thèse sur la naissance du marché de l'art et le rôle qu'y avait joué l'école de Barbizon. Elle avait travaillé avec Jean Prouvé qui dirigea ses premières recherches, un ami de son

père qui s'appelait Jean lui aussi, et Jean Fourastié – décidément –, avec qui elle travailla par la suite au laboratoire d'économétrie dont elle devint plus tard la directrice.

J'ai peu de photos de sa jeunesse, à part les bals et, plus tôt, les communions ou les réunions familiales. Dans ces années-là, les photos étaient prises par des photographes, il y en avait dans tous les villages, pour immortaliser ce qu'on appelait des occasions.

Une drôle de chose, les photographies, puisque ce sont toujours des fantômes qu'on y voit.

Aujourd'hui, elle aurait 90 ans exactement.

C'est étonnant d'imaginer l'âge des gens qui sont partis trop tôt, comme on dit, l'âge qu'ils auraient à présent mais qu'ils n'auront jamais. Qu'ils soient vieux sans avoir vieilli, on ne peut pas l'imaginer.

Je connais sur elle une quantité de choses qui ne font pas tout à fait une biographie.

Au lycée La Fontaine, sa grande amie s'appelait Catherine Samy, qui est entrée quelques années plus tard à la Comédie-Française.

Son autre amie de lycée, Anne de N., avait un majordome en gilet rayé, comme dans Tintin, et un père officier d'état-major qui s'était arrêté de parler quelques années plus tard, à son retour de la guerre d'Algérie.

En Mai 68, à Sciences Po, elle passait d'un amphi à l'autre pour y faire voter des motions contraires, s'amusait beaucoup, fréquentait des jeunes gens qui deviendraient hauts fonctionnaires ou hommes politiques. Sans doute était-elle en train de terminer sa thèse en 68, et, en effet, dans ces années-là, une thèse d'État, comme on disait alors, pouvait prendre dix ans. Il y avait des trous dans sa biographie. Il y avait eu des voyages.

Elle avait passé presque un an à faire le tour des États-Unis avec son amie Catherine, la fille cadette de Jean Prouvé, reçues toutes les deux chez les plus grands architectes de l'époque.

Elle faisait du tennis au Racing et du ski à Val-d'Isère où elle m'a emmené bien des années plus tard.

Elle conduisait une voiture de sport que lui avait offerte son père à sa majorité qui était alors à 21 ans, une Honda S800 sortie cette année-là, en 56, un coupé cabriolet au capot plus allongé qu'une MG, dont les quatre carburateurs de moto crachaient dans les pots d'échappement jumeaux une musique profonde et grave de petit

bolide et de fureur de vivre.

Elle prenait l'avion à 17 ans, des appareils de quelques places qu'on n'aurait pas eu le culot d'appeler des jets, à l'époque. Saint-Ex s'était planté moins d'une dizaine d'années plus tôt et mon grand-père lui-même avait échappé à un crash ou deux. L'aviation était encore, comme l'alpinisme, un sport d'aventuriers.

Elle était sur la liste des invités de la reine d'Angleterre pour sa promenade en bateau-mouche. Elle fréquentait le Tout-Paris, mais elle avait fini par s'en lasser. Le Tout-Paris n'était pas toujours très gentil.

Belmondo, si. Belmondo était un type super, c'est ce qu'elle disait, et qu'il avait un mot gentil pour tout le monde lorsqu'il venait voir danser sa sœur Muriel, au studio.

Sacha Distel jouait au Sully d'Auteuil tous les samedis après-midi et c'est peut-être là qu'ils s'étaient rencontrés et qu'ils avaient eu un flirt, à moins que cela ne tienne de la légende familiale, je l'ai entendu dire plusieurs fois mais je ne saurai jamais ce qu'il en fut réellement. Je sais que Leny Escudero est venu à la maison, chez ses parents, il en reste un portrait au fusain de leur ami Gilioli chez eux, lui aussi, ce jour-là.

Elle semblait préférer la fréquentation des artistes.

Elle avait connu Serge Lifar, Roland Petit et Zizi Jeanmaire, Yvette Chauviré, Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud, et quantité de gens qui était devenus non seulement célèbres, mais avaient contribué significativement à l'histoire de la danse et du théâtre. De ceux-là, elle aimait parler, mais c'est moi qui, trop jeune encore, ne comprenais pas les enjeux de ce qu'elle me racontait.

Qu'elle aurait voulu être danseuse.

Qu'elle avait appris à lire le russe, toute seule, dans l'unique but de lire Pouchkine et de voir un jour de ses yeux le théâtre Mariinski de Saint-Pétersbourg et le Bolchoï de Moscou.

Qu'elle avait fini par réaliser ce rêve en profitant d'une tournée de l'Opéra de Paris en Russie en 1970, en compagnie d'Yvette Chauviré et de Michaël Denard qui y dansèrent *Le Mariage d'Aurore*.

Que la vie ne vaut rien sans l'art, et la beauté, et les émotions trop grandes qui déchirent le cœur et puis le réparent en le baignant de larmes, et qu'on ne trouve que là, et dans l'amour peut-être.

Pensées

J’ai peur de ce que je vais trouver.
C’est un drôle de projet.
Une drôle d’idée, ce séjour qui ressemble à un voyage.
Qu’est-ce que j’espère découvrir sous cette cour ? À mon âge ?
Mes 17 ans, un fantôme.
Ma mère, un fantôme.
Et ma mère qui danse, le fantôme d’un fantôme.
C’est un studio hanté.

Cela fait quelque temps déjà que j’y pense. Retourner chez soi. N’est-ce pas un peu plus que le livre qu’on me propose d’écrire ? N’est-ce pas aussi l’invitation à me demander qui je suis devenu, après toutes ces années ? Est-ce qu’un homme est la somme de ses succès, ses bonheurs, et puis de ses chagrins, ses compromis aussi, ses renoncements – est-ce que ce sont des trahisons ? – est-ce qu’il y a deux colonnes et qu’il suffit de faire le compte, est-ce qu’un homme est une somme ?

J’ai des pensées dans un carnet.
Une vie, ça finit toujours par faire des pages.

50 ans, c’est un âge où l’on ne peut plus tout à fait se raconter qu’on n’en est encore qu’à la moitié de sa vie. C’est comme, dans un roman, le moment où l’on commence à imaginer la fin, le moment où les choses peuvent devenir prévisibles. Tout a été mis en place, le cadre et les personnages – le corps, le décor. On sait plus ou moins de quoi il retourne. Les enjeux ont été fixés quand le héros a fini par prendre conscience de lui-même et de son destin, qui allait contre l’ordre des

choses, au moment de la jeunesse et de la formation, des tragédies imprévues qui ont forgé son caractère. C'était le premier acte et le temps de la liberté. Un deuxième a suivi, plein de bruit et de fureur. Il a fallu devenir qui l'on est. Prendre des décisions, lutter. À présent les positions sont établies. Les antagonistes sont désignés. Il reste quelques obstacles, quelques péripéties. Un combat final. Mais voilà, on sait où l'on va. Il n'y aura plus de retournement de situation. Quand on écrit, quand on lit, c'est pareil, c'est le moment où l'on se dit que l'histoire pourrait se terminer comme ça, et que ça ne dérangerait pas. La question n'est plus de savoir ce qui va se passer, mais comment. Il suffit de tourner les pages. De sourire, en observant se réaliser ce qu'on devinait déjà. En appréciant les surprises que le récit nous réserve encore – les cueillir comme des fleurs sur le bord de la route.

J'aime ce moment.

On n'a plus les mêmes peurs qu'au début d'une histoire, quand on ne sait pas encore de quoi le héros sera capable. On n'a pas les mêmes craintes quand on est jeune et qu'on a le sentiment, à chaque embranchement de la vie, d'avoir raté tous les autres. On n'a plus l'angoisse du surgissement imprévisible du malheur qui signe les tragédies. Même la mort, on l'apprivoise. La vie, c'est peut-être simple finalement.

Et puis, la liberté, c'était surtout l'incertitude.

Et puis, les sentiments, c'était souvent la douleur.

La vie, ce n'est peut-être pas si intéressant. Et ce n'est peut-être pas si grave, puisque à vieillir on s'est habitué.

Pourtant, depuis quelque temps, cette pensée réconfortante m'angoisse.

Je ne suis plus tout à fait sûr d'avoir envie que les trente prochaines années ressemblent aux trente qui viennent de s'écouler. Si je les atteins, j'aurai 80 ans. Qui a envie de savoir ce qui va se passer jusqu'à 80 ans ? Est-ce qu'il ne serait pas temps de prendre un risque ? De ne plus savoir ?

Il y a quelques semaines, j'ai rencontré quelqu'un, comme on dit. Ça pourrait être une histoire d'adultère et de double vie, d'arrangement, ou d'aveu et de tragédie. Ou bien de renoncement – il suffirait de se

forcer. Jamais je n'ai pensé que cela m'arriverait.

Quelque chose vient pourtant de voler en éclats. C'est moi.

Le temps de l'amour

Il m'attendait en Dordogne, au fond d'un placard, dans une chambre d'amis du deuxième étage, au milieu de souvenirs d'un autre siècle, perdu dans les photos des arrière-grands-parents et des aïeux que je n'ai pas connus.

Sur des pages cartonnées de couleurs vives, reliées à la main, au fil, à la manière d'un carnet japonais de grande taille, cousu pour être disposé à l'horizontale, quelqu'un avait réuni des photographies de ma mère. J'ai mis un peu de temps à comprendre que c'était elle-même qui avait constitué là un album de souvenirs. Les photos en noir et blanc, dans un format ancien plus petit que les photos ordinaires, ont le bord dentelé, elles sont entourées d'un cadre blanc crème.

Ma mère figure sur presque toutes les photos. Elle est jeune, porte une queue-de-cheval et une frange espiègle. Elle est accompagnée d'amis, dans des paysages de montagnes ou de bord de mer, elle pose à côté d'un scooter sur la place ensoleillée d'un village, elle est assise, un peu starlette et crâneuse, sur le parapet d'une corniche méditerranéenne, ou devant un chalet des Alpes, en bottes de ski et blouson. Et toujours elle sourit. Je n'ai jamais vu ces photographies. J'ouvre l'album à plat, déploie son format à l'italienne sur toute la largeur de la table de la cuisine. Je cherche à comprendre ce que j'ai sous les yeux. Je n'ai presque aucun autre cliché de ma mère dans ces années-là. La date figure sur certaines pages, parfois le lieu. Elle a autour de 20 ans. L'album, chronologique, s'étire sur cinq ans, de 1952 à 1957.

Un détail me frappe assez rapidement : alors que les amis vont et reviennent périodiquement autour d'elle, un homme jeune, mince, lunettes d'écaille et pull marin, sourit lui aussi sur presque toutes les photos, au côté de ma mère. Je ne le connais pas. Il lui tient la main.

La conduit en bateau. La fait danser dans une fête au son d'un orchestre de jazz qu'on devine sur l'estrade. Je tourne les pages, décroche certains clichés au dos desquels je trouve, tracés au crayon, le nom des copines qui réapparaissent le plus souvent, Jacqueline, Anne, Catherine, Michèle, mais son nom à lui, jamais, comme si son identité était évidente, comme si cet album était le sien. L'album d'un amour de jeunesse dont je n'ai jamais entendu parler.

Tournant les pages avec précaution, je tombe sur une feuille rouge vif où sont notées des phrases, des citations d'auteurs. Elles parlent d'amour, de passion, de soif d'idéal et de bonheur. Les pages rouges se répètent à intervalles réguliers. Je les lis avec une excitation coupable. Je suis en train de fouiller dans les affaires de ma mère, de pénétrer dans son jardin le plus secret, dont elle ne m'a jamais parlé, dont jamais personne n'a rien su. Je me demande même si ma grand-mère savait ce qu'elle rangeait là parmi les vieilleries de famille. Je les ai prises en photo ce jour-là, et je retrouve les pages sur mon téléphone, je les relis. Je décroche des citations :

> Restez, partez, je suis à vous. Pourquoi suis-je ainsi ? Je l'ignore. J'ai besoin de vous voir, et de vous voir encore, et de vous voir toujours.
>
> Victor Hugo

> Je ne possède rien que ma pensée vers toi.
>
> C. R. (Août 1953)

Et puis, quelques pages plus loin, une inquiétude sourd de ces lignes recopiées avec soin. Malgré le coup de gomme se devine encore le trait de crayon appliqué qui a servi à les tracer bien droit, comme pour leur donner une sorte de solennité.

> Un sentiment qui se joue et un sentiment qui se vit sont deux choses presque indiscernables.
>
> A. Gide

> La peau humaine sépare le monde en deux espaces : côté douleur, côté couleur.
>
> P. Valéry

> Ce n'est pas si triste de souffrir en silence, quand il y a quelqu'un au monde qui le sait.
>
> C. R.

Faut-il toujours cacher ce que l'on sent pour conserver ce que l'on aime ?

A. Maurois

Ce n'est donc pas un album de souvenirs. Ce ne sont pas seulement les photos du temps des amours, des copains et de l'aventure. Au fil des pages, une histoire se dessine à travers les citations choisies. Alors que les images demeurent joyeuses, le ton dans les pages rouges se fait plus grave. Plus triste.

Les seules citations datées sont celles de C. R. que, bêtement, je cherche d'abord à rapprocher des initiales d'un auteur que je pourrais connaître, Claude Roy, Clément Rosset, Charles Ramuz, mais c'est absurde bien sûr, il est le seul à ne pas être nommé, et j'en comprends tout à coup la raison : c'est lui, C. R., le fiancé sur les photos, rangé à côté des poètes et des grands écrivains, lui, qui parle donc et qui ment comme un livre, et qui a inspiré à ma mère, entre 17 et 22 ans, exactement à l'âge que j'avais quand je vivais là, son plus grand amour de jeunesse finalement trahi, son plus grand amour et sa plus grande douleur, pour une raison que je ne connaîtrai jamais, comme un mystère dans le secret.

Reconnaître la liberté d'un autre, c'est lui donner raison contre sa propre souffrance.

A. Malraux

Quelle déception de ne pas parvenir à rendre heureux… et l'autre ne le pardonnera jamais.

C. R. (1956)

Il est des baisers qui restent éternellement dans la mémoire comme de profondes cicatrices.

C. Boncompain

Attendre est terrible. Ne plus attendre est pire.

Aragon

C'est un tombeau. Le mausolée de son premier amour, quinze ans avant de rencontrer mon père. Elle a choisi les feuilles, leur couleur, elle a choisi les citations, a pioché dans sa bibliothèque, dans sa mémoire, elle a tracé chaque ligne et a cousu le carnet, glissé du papier de soie entre les feuilles sur le bord relié pour ne pas les

déchirer, a confectionné elle-même la reliure de carton entoilé de beige, aujourd'hui piqué d'humidité, sans titre, sans indications d'aucune sorte. Elle a choisi les photographies, écrit les noms sauf le sien, à lui, consigné les dates. Elle a fait tout cela pour s'en souvenir. Pour l'écrire noir sur rouge. Se souvenir de la douleur. Se jurer à soi-même de ne plus la vivre peut-être.

Quelle tristesse, de découvrir la tristesse des gens qu'on a aimés quand il n'est plus temps de les consoler.

Une des dernières phrases qu'elle a écrites est d'Oscar Wilde :

> Chaque nouvel amour est l'unique amour de la vie.

Solange

Dans la cour, j'observe les deux verrières qui donnent sur le studio et y apportent un peu de la lumière du jour, ce qu'on appellerait en termes ronflants d'architecture des « puits de lumière » dont l'oxymore m'a toujours fait rire, parce qu'il n'y a pas grand-chose de plus obscur qu'un puits. Dans mon souvenir, ce n'étaient pourtant pas des verrières mais de gros bulbes arrondis de plastique épais, jauni par le temps. Elles me faisaient penser à des soucoupes volantes, ou aux gros yeux d'une divinité chthonienne sortie d'une nouvelle de Lovecraft.

Je me souviens d'elles, illuminées en fin de journée, l'hiver, diffusant, au contraire d'un puits, vers les immeubles aux fenêtres mortes, le halo jaune et rassurant du studio éclairé, témoin d'une vie souterraine et mystérieuse, ignorée de la surface, entièrement dédiée à l'art et à la beauté. *Ici vit la* vie, semblaient-elles dire, comme dans le poème en prose de Baudelaire sur les fenêtres. Les ai-je rêvées, avec leur forme de demi-lune ?

On n'arrivait plus, à l'époque déjà, à les ouvrir, ou seulement l'une d'entre elles, je crois bien, lorsqu'il faisait chaud l'été, et toute la cour se remplissait alors de musique le samedi matin, comme par magie. Il est tout à fait possible qu'on ait fini par les remplacer par des trappes plus modernes et pratiques. Est-ce le temps qui me joue des tours en transformant les objets de mon souvenir, ou ma mémoire qui de nouveau me trompe ?

La porte qui mène au studio est en verre, elle jouxte l'arrière du Bistrot de Marius dont la façade sur la rue, avec ses stores rayés rouge et crème, n'a pas beaucoup changé, me semble-t-il. Je l'ouvre, sur une volée de marches en béton qui descendent à pic, recouvertes chacune d'une bande de tapis rêche, épais. Je remarque les traces d'usure, les pelades, les entailles qui témoignent du temps, et peu à peu, pour la

première fois, je sais que je suis en train de marcher dans mes pas. Cette fois, le souvenir et le réel concordent et, tout à coup, j'ai peur de ce que je vais trouver en bas.

Je m'accroupis dans l'escalier qui descend au sous-sol. C'est dru comme un paillasson. Je ne sais pas s'il s'agit de la même moquette, du même escalier. Est-ce que ce n'était pas du béton nu ? Mais les traces d'usure laissent supposer que c'était déjà le même tapis. Il a l'air vieux comme moi. Je le gratte, assis sur une marche, et je ferme les yeux. Oui, je crois bien que c'est lui. J'ai des images de moi, enfant, y jouant avec de petites voitures en métal que je faisais sauter en les projetant depuis la cour vers les marches, des sortes de buggys dont l'essieu était mû par un mécanisme à friction qui se remontait en poussant le bolide vers l'arrière. Bien sûr que c'était le même escalier, bien sûr que c'était le même tapis usé à l'allure de paillasson. Bien sûr que c'était là, que je jouais.

Je me relève, presque effrayé. J'ai la sensation d'avoir touché du bout des doigts le passé. Ça gratte.

La porte du studio grince dans le noir. Il me semble bien que c'était le cas autrefois également. Alexandra, qui dirige aujourd'hui cette académie, m'a expliqué le tableau électrique, les deux rangées de fusibles à relever près du compteur, juste à l'entrée, et cela aussi, je crois bien que c'est un geste que j'accomplissais le soir ou le matin lorsque je venais prendre ma douche. Je m'en souviens en relevant tous les fusibles un par un, et je me revois les actionner du dos de la main, par rangées entières. C'est ma main de nouveau qui vient de s'en souvenir, ma main qui s'est souvenue d'elle-même, quand elle avait 17 ans.

Les interrupteurs claquent les uns après les autres dans la petite salle de vestiaire ou d'attente. Les lumières des plafonniers du studio s'allument aussi dans la grande salle en contrebas et je vois à présent distinctement où je suis. Et c'est comme si mon cœur ratait un battement. Me voilà projeté dans le passé. Pas dans le passé, dans ma mémoire. Dans mon enfance. Dans les milliers d'heures que j'ai passées là et que j'avais presque oubliées. Je ne saurais dire si les bancs sont les mêmes, mais ils sont à la même place exactement, à la même hauteur, au même endroit, le long de tous les murs de cette toute petite pièce carrée où les danseuses de la classe suivante attendaient, assises à lacer leurs chaussons, certaines debout près des

quatre marches qui mènent à la salle de danse, jetant des regards curieux et complices, et sans doute parfois envieux, aux autres qui terminaient leur barre par des variations au centre de la salle. Et je comprends alors en une seconde, comme une illumination, que les fantômes sont là. Ils m'attendent. Ils guettent mes réactions.

Je peux les voir, les danseuses. Je sais où elles sont assises, comment elles se tiennent. Je sais leurs gestes et leurs attitudes par cœur. Je peux sentir leur présence, alors que je me fige pour tenter de les écouter, immobile afin de ne pas les effrayer, qu'elles ne disparaissent pas trop vite dans le présent qui revient, qui s'impose, sur les bancs vides. Le temps d'une seconde, peut-être deux. D'une hésitation. Au mur, les mêmes photos et d'autres plus récentes, et me retournant vers l'autre salle de vestiaire, où se trouvent la douche et les casiers et les portemanteaux, derrière un simple rideau tiré en guise de porte, je tombe sur l'encadrement d'une photo en noir et blanc où j'identifie immédiatement Solange comme on reconnaît des silhouettes dans la rue, même de loin, même dans une foule, quand on les a tellement côtoyées qu'on les reconnaît rien qu'à une impression qu'elles font en passant dans l'œil.

Solange, droite et tendue comme une corde de piano, face à une très jeune danseuse, au milieu du parquet, Solange qui, d'un geste d'une légèreté incroyable, à peine du bout des doigts dirait-on, soutient l'équilibre que son élève cherche à tenir follement, une jambe dégagée derrière elle, un bras en troisième et l'autre relevé gracieusement au-dessus de la tête, le dos cambré à l'extrême, comme si on pouvait être des oiseaux, prêts à s'envoler. Ce mélange de perfection technique et de grâce, cette alliance contrariée de la puissance implacable des muscles qui empêche de fléchir ou de rompre, et qui n'est que l'appui de la légèreté en apparence la plus désinvolte. Comme si ça ne coûtait rien, de s'écarteler, comme si ça ne faisait pas mal, comme si on n'allait pas tomber. Et ça tient. Du bout des doigts, elle la porte.

Je pense à ma mère qui a dû être comme cette jeune danseuse, tendue vers l'équilibre et la grâce, attentive à chaque muscle de son corps, vivante jusqu'au sourire dans l'effort.

Maintenant, j'y suis. La danse, c'est la vie, et c'est elle que je suis venu retrouver, pas la mort. Je n'y ai jamais pensé comme ça. Les fantômes des danseuses qui m'entourent sont le visage vivant de ma mère. Des milliers d'heures, et ça m'avait échappé, mais avec la photo

au mur, tout revient.

La barre

La barre, c'est la seule chose que ma mère a conservée de la maison de son père qu'elle a vendue, en Provence. Une barre de bois d'1 m 50 de long et de 45 mm de diamètre, impeccablement rectiligne, avec ses deux arcs portants d'acier peints en blanc à fixer dans le mur, et qu'elle a installée ensuite chez nous, dans le hall. Encore une maison qu'on avait habitée, où j'avais dormi, vécu, pendant des dizaines de vacances, une petite maison de plain-pied crépie comme on le faisait dans les années 70, au bord d'un domaine protégé de collines de chênes verts et d'oliviers qui moutonnaient jusqu'à la mer.

Mon grand-père avait acheté ce pied-à-terre en Méditerranée par nostalgie de l'Algérie où il avait appris, notamment, à aimer les longues baignades et le plaisir sensuel du vent alourdi de soleil sur la peau. Il avait appris ensemble la chaleur et les corps, nageant pendant des heures sans avoir froid, se laissant flotter sur le dos, les yeux dans le ciel, ballotté doucement par les vagues, et sentir en séchant le sel tirer sur la peau. La colonisation avait eu des effets inattendus. Lui qui était un fils de boucher du quartier de Saint-Front à Périgueux, un enfant de la campagne et des vacances au bord de l'Atlantique, timide et qu'on avait mis à la boxe pour l'aguerrir un peu, qui n'aimait rien tant que lire et dessiner, pêcher la truite fario des rivières de Dordogne et jouer au billard français, il aura fallu que sa carrière d'ingénieur dans la construction, démarrée sur la ligne Maginot et poursuivie avec Le Corbusier, le conduise finalement à Alger et aux plages de Tipaza, pour découvrir, sous le soleil mordant de l'Algérie, aux dernières heures d'une occupation française devenue insupportable et qu'il avait fini par quitter avant que les « événements » ne deviennent une guerre sale, le plaisir d'un corps qui s'entraîne au plaisir. Il avait acheté, au retour dans une plus petite

France, cette maison de trois pièces, cette villa qui n'avait rien d'un patricien, dans le seul but de goûter encore à cette Méditerranée baignée de lumière et de vie. Aux forêts de chênes et de châtaigniers, dans la force de l'âge, il avait préféré un temps la garrigue et ses arbres opiniâtres, la terre craquelée et pauvre semée de pierres de schiste, la joie de se déshabiller et le goût de vivre.

Je me souviens qu'il installait des miroirs en pied, dans toutes les salles de bains des lieux où il a habité. Il disait : il faut pouvoir se regarder à poil, tous les matins. Il faut aimer un peu son corps, avant de lui mettre un costume, pour savoir ce qu'il y a dedans.

Il y avait ça dans la nage, à la plage de Tipaza, et il y avait cela dans la barre de ma mère, toute sa vie, et dans la danse aussi. La joie du corps.

Nous y avons passé toutes nos vacances, heureux, dans cette maison et dans ce Sud. C'est là que mes parents se sont rencontrés et follement aimés. J'y ai appris à nager, à dévaler les ravins avec mes genoux croûtés d'enfant, à tirer à la carabine, à suivre pendant des heures les trajets des colonies de fourmis, à reconnaître les arbres et le nom des étoiles, à lire à l'ombre des jalousies, les journées de soleil implacable, des récits d'aventures et d'amours fantastiques, j'y ai appris à partir sans prévenir jusqu'à la mer en mobylette, à fumer mes premières cigarettes, à chasser les crabes et à faire sécher les méduses sur les rochers noirs, à pécher *à la pogne*, une ligne de nylon dans la main, assis sur les bordages d'un petit bateau, de quoi faire une soupe comme à Marseille, j'y ai appris à manger des glaces à l'italienne molles et torsadées, des oranges givrées et des mystères à la meringue, à voir mourir dans les phares de la voiture, par milliers comme s'il neigeait, les éphémères, à cueillir des arbouses à s'en rendre malade, j'y ai appris à observer, entre les cyprès de la haie qui nous séparait, la voisine qui bronzait nue au bord de sa piscine, à oser embrasser sa fille de mon âge en pensant à elle, à chaparder au bar du club, après une compétition de golf, les bouteilles de curaçao et de gin dont on faisait des Blue Lagoon dans un saladier de verre, j'y ai appris à traverser la colline embrasée par un incendie dans un bruit ronflant de chaudière au fioul, à toute allure, dans la nuit rouge, à me réfugier chez une amie à Hyères et dormir pour la première fois ce soir-là chez elle, dans le même lit parce qu'on était nombreux, les chambres d'amis occupées, et qu'on se plaisait bien, et quand elle me l'a demandé,

décider de mentir et lui dire que je l'avais fait, et la laisser m'ouvrir ses jambes comme la porte d'une autre vie, pour la première fois, j'y ai appris à danser et chanter sur la plage, le soleil couché depuis longtemps, autour d'un feu de bois flotté, de branches cassées et de pommes de pin crépitantes, où tournaient des bières chaudes et des joints à l'odeur âcre, j'y ai appris à tomber amoureux de filles impossibles et plus âgées, à conduire une 4L au levier de vitesse sous le volant, au milieu des vignes, à m'enivrer de la douceur du soir et des odeurs de l'amour dans des chambres trop chaudes, à guetter le matin les yeux qui s'ouvrent, les yeux flous, à quelques centimètres, dans les plis bleutés des paupières et la lumière de l'aube. C'est là que j'ai appris la vie. Certains de ses aspects les plus joyeux, en tout cas.

Et c'est là que tous les matins résonnaient les accords de piano qui annonçaient la barre de ma mère, suivis du frottement des chaussons sur la pierre de Bormes, de grandes ardoises schisteuses qui composaient la terrasse. Des chaussons noirs, je m'en souviens. Une paire de collants blancs. Un justaucorps noir dont les manches s'arrêtaient sous les coudes.

La musique de Bach, interprétée par Pietro Galli, la même que celle qui résonnait dans le studio pour les cours de la classe professionnelle, glissait dans l'air léger du matin et donnait le tempo d'un cours qu'elle suivait scrupuleusement.

Face à la barre.

4 ronds pliés. Mêmes deuxième côté.

Dos à la barre.

Dégagés pour les articulations. Mêmes deuxième côté.

8 glissés en 5e. *Idem* gauche.

(16 premières, 16 cloches.)

Tendus pliés, tendus jetés (valse).

Idem gauche.

Ronds de jambe à terre Vaganova.

Idem gauche.

Battements passés arabesques.

Idem gauche.

Étirés en première position face à la barre.

Idem contraire.

Frappés étirés et 16 secondes.

Idem gauche.

AA 9 E (droite et gauche).
Ronds de jambe en l'air avec attitude.
Idem gauche.
Petits battements (simples).
Idem gauche.
Pied sur la barre.
Idem gauche.
Grands battements plongés.
Idem gauche.
Battements seconde (7 en première droite et gauche).
Battements cloches.
Idem gauche.
Pied à la main.
Gauche.
Étirés droite et gauche.
Pliés tendus.
La barre.

C'est tout ce qui restait de la maison, un peu comme ces images de pavillons dévastés par un incendie dont ne subsiste, seule conçue pour y résister, que la cheminée bien droite sortant d'un tas de gravats fumants.

Est-ce que c'est un grand feu, la mémoire ?

Labyrinthe

À un moment, on a autant peur du passé que de l'avenir.

On a bien raison.

On s'est raconté de belles histoires qui n'étaient d'ailleurs pas mensongères, sur la réussite professionnelle ou l'éducation des enfants. Sur le fait qu'on a évité les grandes tragédies, la maladie jeune, les souffrances, les accidents de la vie. On s'est rassuré en contemplant les naufrages des autres ou leurs ridicules, et tenir bon la barre a fini par tenir lieu de cap.

Tenir bon la barre a fini par tenir lieu de cap.

C'était peut-être une erreur. Pas une faute, pas même un mensonge, ou à soi-même peut-être mais qui sait ? – Personne pour vous le dire, quand vous vous mentez à vous-même.

On a investi dans la pierre qui dure – celle qui amasse de la mousse. On a fait comme si on savait. Comme si on n'était pas toujours des stagiaires de la vie – une seule période d'essai, pas de CDI. On a sermonné les enfants. On a râlé sur les voisins. On a critiqué les parents. On s'est donné plein de raisons d'avoir raison.

J'ai cru tout ça.

De bonne foi.

Je pensais à mes 17 ans comme à un passé qui n'avait rien promis que de céder la place – il faut bien que jeunesse se passe.

J'oubliais.

Et je croyais que c'était cela, avancer. Oublier. Oublier aussi de se laisser déranger. Oublier, avec la douleur, les chansons qu'on chantait à tue-tête, les poèmes qu'on avait appris par cœur, qui nous faisaient sentir que la vie était là, plus grande et plus fragile que dans nos vies trop sages – *la vie du grand désert où luit la liberté ravie*, une vie plus douloureuse et plus belle, puisque *Rien n'est jamais acquis à l'homme :*

ni sa force, ni sa faiblesse, ni son cœur ; et quand il croit ouvrir ses bras, son ombre est celle d'une croix ; et quand il croit serrer son bonheur, il le broie. Sa vie est un étrange et douloureux divorce…

Je voyais l'âge avancer, la vie s'écouler entre mes mains, la force, la souplesse, tout fuyait, et le ventre qui pousse, les fesses qui s'amollissent, les mains qui se rident et le front qui se plisse.

Ce n'est pas la faute de ceux qui m'ont accompagné sur ce chemin de vie.

Je récupère moins vite des soirées et des nuits.

Je m'ennuie.

On peut être heureux, et s'ennuyer.

Comme un vieux roi perdu dans des murs d'habitudes devenus labyrinthe, enfermé sans le savoir, à l'abri des vertiges d'Icare.

Il y a quelques semaines, j'ai rencontré quelqu'un. Je ne suis pourtant pas ce genre d'homme. Je ne me raconte rien sur l'amour-propre et la séduction. J'ai lu mon La Rochefoucauld, et *La Princesse de Clèves*. Du reste, elle ne m'a rien demandé. Elle connaît ma vie. C'est moi qui n'y arrive plus.

Je suis tombé amoureux.

Je vacille. J'ai le vertige.

J'ai le vertige tout le temps. Quand je l'attends, et quand je la vois. Des trous d'air dans mon cœur, comme dans les zones de turbulences en avion.

Je vole.

Assis sur la troisième marche

Je n'ose pas entrer tout de suite dans la salle de danse au parquet de chêne clair qui n'a pas changé. Les mêmes rampes de spots au plafond comme des lampions, et les miroirs tout au long du grand côté et du plus petit de ce trapèze étrange où les barres dessinent une ligne franche, frontière aussi tangible que les murs, fermement enserrées dans leurs portants d'acier à 45 degrés, prêts à recevoir le poids de trente corps qui s'y appuient. Non, rien n'a changé, je le sens bien, je le sais. Alors je m'assois sur les marches qui descendent vers la salle. Je cherche la bonne position. Je voudrais avoir de la salle la même vision que j'en avais, enfant. Je ne me le suis pas dit, mais je suis bien obligé de constater que c'est ce que j'ai fait : je me suis installé sur la deuxième marche, parce que quelque chose en moi m'a interdit de poser un pied sur le parquet du studio – sans doute on me l'interdisait, enfant. Et puis je me suis rendu compte qu'il fallait que je remonte encore d'une marche, sur la troisième, et je me suis dit, j'ai pensé en moi-même, Bien sûr, parce que tu as grandi. Mon Dieu, notre corps fait donc des choses avant qu'on les pense, il prend les devants, il sait bien, lui, ce qu'il fait, ce qu'il regarde, où il s'assoit. Je me suis installé là et j'ai essayé de comprendre ce que je voyais. Si c'était réel, ou si c'était un souvenir. Qu'est-ce qui avait changé ? – une horloge peut-être, mais les vieux ventilateurs sont encore là, sans doute hors d'usage. Le coffrage de bois, les miroirs, les radiateurs de fonte à un mètre du sol. Plus encore que dans le premier vestiaire, je ressens l'impression troublante d'être exactement à la même place où j'ai été des milliers de fois, au même endroit, avec les mêmes yeux qui voient la même chose, mais à trente ans, à quarante ans d'écart.

De là où je suis, à l'entrée de la salle, je peux m'observer dans quatre miroirs à la fois, celui qui me fait face bien sûr, et les deux qui

saisissent mon profil sur les côtés opposés, et par le jeu des réflexions, encore dans un autre, pas directement, mais un reflet de reflet, lointain, et tout cela donne à la pièce une dimension fantastique. On n'en comprend pas bien la géométrie sans faire l'effort de la détailler.

Et encore une fois, le cœur qui rate un battement. Là, en me penchant légèrement, sur ma droite, à quelques mètres, soudain m'apparaît comme une évidence que ma mère se tenait exactement ici, à la barre, toujours à la même place. J'imagine que dans ce genre de cours qui réunit des habituées de semaine en semaine, chacune a fini par choisir sa place et n'en change plus. Je n'aurais pas pu le retrouver, ce souvenir, sans le voir, mais le voir, c'est me confronter soudain à un fantôme. Alors je fonds en larmes. Je ne comprends pas tout de suite ce qui m'arrive. C'est comme si je m'entendais. Les hoquets qui s'étranglent dans la gorge, le nez qui se remplit de morve, la poitrine qui se soulève et cherche de l'air comme si je me noyais. Mais qu'est-ce qui se passe, bordel ? – Je pleure comme un gosse, c'est aussi simple que ça.

Peut-être même que, de m'être assis là, c'est lui qui pleure.

Je me dis ça quand je parviens à me calmer. Je le fais pour lui, parce que je n'aime pas voir pleurer les gosses, et pour elle aussi, pour ne pas la déranger, elle ou son fantôme, ma mère, qui est en train de danser à la même place que d'habitude, à la même place que toujours, à cette place qu'elle n'a jamais quittée et dont je ne me souvenais pas, juste là, à quelques mètres, sur la droite, c'était là bien sûr, c'était là, je le savais mais je l'avais oublié. Je veux qu'elle continue. Ne pas l'effrayer. Je me dis ça aussi, que les fantômes c'est nous qui leur faisons peur, qui les chassons avec notre obsession du réel et des choses bien tangibles.

Pour qui sait les voir, ils sont simplement là où on les a laissés.

Quand elle est morte, ma mère, je la voyais partout dans la rue. Il suffisait d'une silhouette, une coiffure, un manteau, une main gantée sur la barre d'une plateforme de bus, des cheveux noirs, un sourire sur un visage de femme, l'impression fugitive que je venais de l'apercevoir dans la foule, sur un quai de gare, à un carrefour, devant chez moi, partout. Et puis ça s'est estompé. La douleur s'est atténuée – heureusement, au début on croit que ça n'en finira jamais mais ça arrive malgré tout. Même les grandes douleurs se diluent dans le temps qui passe. Et puis j'ai compris qu'avec la douleur, le souvenir

s'était enfui lui aussi, de plus en plus difficile à retrouver, la voix partie en premier, et puis les sensations, la pression de sa main qui tenait la mienne, le grain de sa peau quand je l'embrassais, son odeur, cette ride au coin de la bouche, ce pli dans les paupières, la forme des dents dans ce sourire dont seule l'impression de douceur infinie demeure, tout a fini par s'envoler, et je ne la retrouvais plus que sur des photos d'elle, le fantôme était parti. Voilà que je venais de le retrouver.

À la fois telle que je l'ai connue bien sûr, et sous un jour nouveau. C'est troublant de partir à la recherche d'un mort qu'on a tant chéri, et de tomber sur un pan de sa vie qui nous échappait un peu. Je ne connaissais rien à la danse, moi. Je n'ai jamais pris de cours. Pas assez souple. Solange avait tranché quand j'avais six ou sept ans. On peut le faire danser, avait-elle dit, mais on n'en fera pas un danseur, alors s'il préfère le tennis. La danseuse que je retrouve ce soir, au studio, je la connaissais mais peut-être que dans le fond je n'avais pas compris que c'était vraiment elle. Ma mère, danseuse. Est-ce que j'ai vraiment raté cela ? Pourtant.

Aujourd'hui, j'arrive à l'imaginer.

Elle a son justaucorps et des collants blancs, ses chaussons noirs. Elle en usait une ou deux paires par an. Elle a tiré ses cheveux en arrière, il ne lui reste sur le front qu'une frange de ses cheveux noirs et épais semblables à ceux d'une Japonaise. Elle a une main posée sur la barre, juste pour assurer l'équilibre, dans un geste qui paraît presque nonchalant. Son autre bras se balance devant elle puis sur le côté et dessine un arc au-dessus de sa tête, toujours rond, comme s'il était souple, la main dans le prolongement exact de l'avant-bras, jusqu'aux doigts, une liane. Des jambes, elle bat la mesure en exécutant des mouvements qui m'échappent totalement. Les attaches du pied, comme les mains, invisibles et souples, le cou-de-pied bombé pour en présenter la pointe, reprendre le temps en frappant le sol, glisser comme pour tracer un cercle autour de soi, aussi précisément qu'avec un compas.

Et je pourrais presque entendre, autour d'elle, les frottements des dizaines de chaussons de cuir sur le parquet du studio, ce bruit que j'ai en moi, lui aussi comme l'image de ma mère, mais que j'avais oublié, des frottements rythmés des chaussons des danseuses qui chuintent en glissant sur le bois, et frappent pour marquer la mesure, et crissent

parfois aussi d'une façon aiguë, lorsqu'une partie encore neuve du cuir adhère et s'accroche au parquet. Et tout cela résonne d'une étrange musique, on dirait la neige et le vent, on dirait un souffle, un oiseau, un ange qui part en s'envolant.

Elle danse.

Un sourire de danseuse

C'est quelque chose, la danse. Tout à la fois un art et une discipline, un entraînement continu et une attention de tous les jours aux mouvements que les autres ne voient pas, qui deviennent une seconde nature, façonnent le corps et ses attitudes. Je n'ai jamais vu ma mère se tenir autrement que droite. Les épaules ou les pieds en dedans étaient pour elle comme un signe de faiblesse morale qui la dégoûtait lorsqu'elle le surprenait chez les autres.

Ses épaules étaient toujours basses et tirées vers l'arrière, sa poitrine épanouie et le cou dégagé, la tête suspendue le long d'un invisible fil qui soutenait l'aplomb de sa colonne vertébrale, et toujours un sourire à la fois doux et franc, un sourire, le même que face à la barre, dans le miroir, alors que ça fait mal, évidemment, de projeter ses jambes et ses bras en l'air, en rythme, selon des angles inhumains, de soutenir un équilibre qui ne tient qu'à ce fil à plomb de la colonne, toujours avec le même sourire.

C'est une façon d'affronter la vie, sourire. De la regarder en face et de lui dire Qu'importe, je prends tout, malgré tout. C'est le mélange du courage et de la grâce. Elle avait un sourire si aimant, ma mère, quand elle me regardait, toujours dans les yeux, un sourire de danseuse – ma mère était danseuse.

Elle l'était à une époque de sa jeunesse où je ne l'ai pas connue, bien avant ma naissance, quand elle avait sans doute l'âge que j'avais moi-même lorsque j'ai vécu là, au-dessus du studio de Solange où je vais passer la nuit, la première et la seule, ce studio des souvenirs des corps, des musiques et des frottements des chaussons, des attitudes hiératiques et gracieuses, studio du temps passé à la regarder, des milliers d'heures, en face ou dans les miroirs, au milieu des autres danseuses démultipliées. Une main reposant légèrement sur la barre,

comme si on l'avait oubliée là, chacune répétait en cadence les pas dictés par Solange qui comptait les temps jusqu'à huit, d'une voix forte, annonçait les changements de posture, les battements et les pliés, se déplaçait vivement de l'une à l'autre, touchait une épaule, relevait un bras, et reprenait le compte en élevant la voix sans jamais perdre la mesure. Et toutes se penchaient en même temps, se relevaient, lançaient devant elles une jambe droite comme l'amorce d'un pas, traçaient au sol des cercles invisibles. Elles rejetaient la tête en arrière dans l'extase d'un geste parfait. Elles souriaient, et elles étaient si nombreuses, dans les miroirs, que je ne savais pas si elles s'encourageaient mutuellement ou surveillaient leur propre posture. Je ne comprenais pas leurs attitudes de statues, leurs gestes, qui me semblaient, à moi, une sorte de ballet mécanique, de carrousel de bras et de jambes animés en tous sens par la musique. De temps en temps, je surprenais son regard qui me croisait soudain dans un reflet. À chaque fois, elle me souriait.

Ce soir, dans les miroirs vides, je cherche à reconnaître le studio des corps désarticulés des danseuses et des sourires de ma mère, où je ne suis pas revenu depuis trente ans. C'est un vertige, le temps.

Je sors de mon sac et je regarde la photo que j'ai conservée d'elle, dans un cadre, et apportée ici ce soir, une de ces photos de famille en noir et blanc qui témoigne d'un moment parfaitement banal, quotidien. Elle est assise chez ses parents, dans l'appartement que j'ai connu plus tard, on ne doit pas être loin de ma naissance, une dizaine d'années peut-être, c'est une photo qui ressemble aux années 60. Elle porte un pantalon noir et un justaucorps au col rond et large, aux manches qui s'arrêtent au-dessus du coude. Ce pourrait être un de ses justaucorps de danseuse. Un collier de pierres noires fait le tour de son cou. Ses cheveux sont encore longs, elle les a tirés en arrière et sur son front haut se dessine cette pointe nette dont elle disait que c'était un signe d'artiste. C'est ainsi qu'elle se voyait. Danseuse, même amateur, c'était une façon d'être artiste. Sur la photo elle ferme les yeux. Aujourd'hui on la referait poser, on en prendrait plusieurs. Mais la photo n'est pas ratée pour autant. Elle fait son boulot de photo. Elle témoigne d'un moment. Ma mère ferme les yeux mais ses sourcils doux et légèrement arqués racontent qu'elle est en train de parler à quelqu'un, de l'écouter, ses yeux fermés c'est la confiance d'être avec des amis, ou ses parents. Je reconnais les meubles, la table basse en

pierre, aux pieds de bois inclinés dans un style qui rappelle les piètements en losange de Prouvé, et je reconnais l'appartement aussi, à la baie vitrée derrière elle.

Elle est jeune.

Cette photo, c'est le contraire des fantômes que je croyais croiser partout après sa mort. C'est bien elle et je la reconnais, mais je ne sais pas au juste ce que je reconnais d'elle – je ne l'ai jamais connue dans cet âge. C'est la forme de son visage et l'impression de son corps. Elle est penchée en avant, les jambes légèrement écartées dans un pantalon fluide et large, des ballerines aux pieds, elle a les coudes appuyés sur ses cuisses mais le dos tendu, droit, les épaules dégagées, le cou qui s'élance, les sourcils bienveillants qui écoutent. La main qui repose sur sa jambe gauche semble très légère et comme assoupie. L'autre rêve en tenant dans l'air devant ses yeux fermés, du bout des doigts, paume ouverte, une cigarette blanche, une Gitane dont les volutes dansent comme sur le paquet bleu dessiné par Giot.

Elle a l'air libre. Intelligente, déterminée, sensible mais pas fragile. Gracieuse et consciente d'elle-même et de son corps. Franche. Joyeuse. Sans artifices – pas de bijoux excepté ce collier fantaisie, pas de maquillage hors un trait de noir sur les yeux. Elle est incroyablement belle, c'est ce que je me dis, le genre de présence qu'on remarque, qui arrête le regard sans qu'on sache exactement ce qu'on lui trouve, elle est belle de façon stupéfiante. Elle a l'air sûre d'elle. Le noir intense de ses cheveux tirés en arrière, c'est la fierté du Sud et l'orgueil des héroïnes de tragédie pour lesquelles les hommes sont prêts à mourir. Juliette Greco, Barbara, c'était ces années-là et ce genre de beauté. Mais pas le genre séductrice. Pas le genre à se plaindre non plus. Elle a l'air heureuse.

Ses lèvres, sur la photo, légèrement entrouvertes pour laisser s'envoler la fumée, amorcent un sourire de conversation dont on ne sait pas s'il témoigne du souvenir de ce qui précède ou s'il préfigure ce qui suit, une phrase gentille, un mot de connivence. C'est le début d'un sourire abandonné là au bord des mots, en famille ou entre amis, un sourire offert à l'éternité par la grâce de la photographie.

Un sourire de danseuse. Le même que dans les miroirs.

Je le retrouve et il me fait sourire à mon tour. Les paupières fermées à jamais et le sourire de cette femme que je n'ai pas connue, ma mère jeune, comme si je la rencontrais, comme si c'était pour moi, ce

sourire. Comme si on pouvait continuer à se parler, en silence. À s'admirer, sans se voir. Continuer à s'aimer.

Le silence et son double

La nuit tombe. On est à l'heure grise et bleue où les gens rentrent chez eux, où le ciel s'éteint, où les réverbères s'allument. L'heure des comptes et des journées perdues, où les oiseaux se taisent. C'est l'heure d'attendre, en silence, que la nuit vienne et le jour d'après, peut-être.

Je suis seul, sur le plateau du studio, depuis plusieurs heures à présent. Mon reflet continue de me surprendre lorsque je me déplace et qu'il surgit d'un miroir, face à moi. Des bruits de portes et de pas me parviennent parfois du dehors, indistincts et lointains. Ils me font sursauter. J'ai compris assez vite que le silence allait être pesant.

Dans un studio de danse, tout craque et tout résonne. Tout est fait pour la musique. La porte déjà, tout à l'heure, m'a fait sursauter. Est-ce que chaque porte qui grince a son chant ? Est-ce qu'on peut vraiment le reconnaître comme le chant d'un oiseau ou la voix d'un ami ? Je ne sais pas. Je me souviens qu'elle grinçait déjà, que j'avais déjà, dans la nuit, par le passé, alors que je descendais prendre une douche au studio, à minuit peut-être, rentrant de mon tour au Virgin, entendu la porte et pensé, Pourvu qu'on ne me surprenne pas, on penserait qu'il y a un cambrioleur, et je la refermais à clé derrière moi pour être sûr, comme je l'ai fait ce soir en entendant des pas dans la cour, des portes qui claquent, comme si j'étais là en clandestin en somme, comme à l'époque déjà, en habitant de la nuit et de l'ombre.

À force de quelques allers et retours dehors, pour prendre l'air, cette nuit, son bruit me devient familier. Les souvenirs ont peut-être besoin d'un peu de temps, une fois qu'ils sont apparus, pour qu'on les reconnaisse à la surface de la mémoire, à la manière d'une révélation photographique sur du papier traité aux sels d'argent, les souvenirs montent peut-être comme les noirs d'une photo, jusqu'à ce qu'on

distingue l'image, plus nette, à travers l'épaisseur du temps comme surgissant d'un brouillard.

Le silence pèse parce qu'il nous laisse seul, mais il intimide aussi, parce que le moindre bruit qu'on y fait devient comme délibéré. On le brise. Chaque fois que je bouge, que je remue sur la chaise où je me suis installé pour travailler, que je relis une phrase à voix basse, chaque fois que je me lève et que je marche, pendant les premières heures de cette étrange nuit, chaque fois que je fais quelques mètres pour aller du vestiaire à la salle, revenir voir une photo, que je parcours le tour du trapèze en comptant le nombre de barres – 17, ou le nombre de miroirs – 14 et 4 raccords entre deux miroirs, sur le grand côté, plus 1 sur le petit, aux endroits où des appuis de barres empêchent qu'on les fixe ailleurs que dans du bois. Chaque fois, le silence se brise et je me demande si j'en ai le droit.

Je me souviens qu'enfant et même adolescent, dans la grande maison à la cage d'escalier immense que nous habitions à Marnes-la-Coquette, en banlieue parisienne, il m'arrivait lorsque j'étais seul de me mettre à chanter à tue-tête des chansons que j'improvisais, dans l'escalier justement pour que cela résonne, jusqu'à ce que ma voix, à force de se cogner partout, remplisse tout l'espace et l'habite d'une présence qui soit à la fois la mienne et une autre, brise le silence et me rassure, m'étonnant ainsi joyeusement de ma propre voix comme si je l'entendais, sortie d'ailleurs, comme si je me faisais autre en me chantant des choses absurdes qui me faisaient rire tout seul ou parvenaient à m'émouvoir, inventant des mots quand la rime ne venait pas, n'importe quoi tant que c'était fort, comme on s'enivre.

Rousseau écrit que le langage vient du chant, mais il pense que le langage sert à se parler, à vivre ensemble. Peut-être faudrait-il plutôt poursuivre cette intuition jusqu'au bout.

Que le langage est d'abord artistique.

Qu'il ne sert pas à parler aux autres, mais à devenir autre.

Être à soi son propre fantôme.

J'ai mis du temps ce soir, pourtant, à me déplacer autrement qu'à pas de loup, évitant de frapper le sol du talon, cherchant dans le craquement des lattes du parquet, là encore, si cela pouvait me rappeler quelque chose, et m'étonnant de découvrir que oui – évidemment cela me rappelle quelque chose. Non pas le craquement lui-même ni le bruit de mes pas – un parquet c'est un parquet –, mais

sa manière de résonner dans la pièce. J'ignore ce qu'il y a dessous mais ce n'est pas plein, ce n'est pas une chape de béton comme dans une cave. Le studio a été construit dans les anciennes écuries de l'immeuble. Il repose sur des solives de bois. En y regardant de plus près j'en vois les clous réguliers, tous les 70 ou 80 cm, dans le sens de la largeur. C'est pour cela que ça résonne autant. Je cherche des endroits où la patine est moins prononcée, où la cire n'a pas eu le temps encore, ni la cire, ni le frottement des chaussons, de lui donner sa teinte chaude, où il a peut-être fait l'objet d'une restauration déjà. Dans le coin, sous la verrière, il me semble le deviner, cet endroit plus neuf, et ce n'est pas si étonnant : on peut imaginer un dégât des eaux – cela explique sans doute qu'on l'ait remplacée elle aussi, cette verrière. Je n'avais donc pas rêvé mes bulbes jaunis de plastique épais dans la cour. Je la pensais si simple, ma mémoire, comme si ce n'était qu'un placard à ouvrir, quelque part, au fond de moi. Et je me retrouve à compter les lattes du parquet, leur espacement, leurs marques d'usure.

On voudrait des épiphanies. Qu'un biscuit trempé dans du pisse-mémé tiède réveille en soi des galeries entières de personnages bien campés et de souvenirs vécus dans leurs moindres détails. Mais c'est un mensonge complaisant. On voudrait des histoires, des dialogues, on voudrait des douleurs immenses et des casquettes ridicules, Proust et Flaubert réunis, et on trouve des clous, de vieilles lattes de parquet blanchies, un piano d'étude et des fauteuils solitaires. On voudrait des espaces infinis, et on ne trouve qu'un silence effrayant.

Et des miroirs.

Au vent muet

Longtemps, je ne me suis souvenu de rien.

C'est une sorte de vide qui s'est creusé en moi quand elle est morte. *Ce n'est qu'un trou dans la poitrine. Un petit trou, mais il y souffle un vent terrible*. Le poème est d'Henri Michaux, qui était asthmatique. Moi, c'est la mort qui m'a troué. J'ai toujours reconnu, chez mes amis ou chez les artistes que j'aime, cette fraternité de manque et de soif que partagent les orphelins.

C'est un silence.

Le bruit du vent qui souffle au-dedans étouffe les mots qui voudraient sortir.

Je ne suis pas habitué à dire mes sentiments. Je me regarde et je souris avant que ça vienne, et je me tais, j'écris pour ne pas parler. Pourtant il faudrait essayer.

Je pleure au cinéma, de plus en plus souvent. C'est un truc que je m'autorise en vieillissant. Pas quand c'est triste – la souffrance m'emmerde, elle est théâtrale, narcissique.

Le trou qu'elle m'a laissé aspire à la beauté.

Je pleure quand c'est beau.

Je suis ému par la forme des arbres qui mettent des années à se tordre les bras vers le soleil en dansant. Par la lumière jaune et rasante qui découpe dans un ciel d'orage des franges crues qui tranchent avec le gris profond du ciel, promettent avant la tempête que reviendra le jour. Par la pointe rosée des bourgeons. Par la neige de printemps des cerisiers à la floraison brève. Par les chansons joyeuses qui parlent de bonheur et d'enfance. Par un sourire désarmé. Par les gens qui se donnent, les yeux ouverts. Par l'héroïsme innocent des gens ordinaires. Par les baisers qui s'osent et cherchent à s'aimer. Je suis ému par nos fragilités. Nos espérances sans objet.

Nos persévérances.
Nos inconsciences.
Nos étourdissements, nos danses.
Et ça ne s'arrange pas avec l'âge – ma soif de beauté n'est pas sage.
Dans ma poitrine, il y a un trou.
Un vent muet emporte tout.

Théâtre au bar

Je ne vais pas tenir toute la nuit sans manger, et j'avais prévu de faire un tour de quartier. Lorsque je vivais là, j'avais mes habitudes dans quelques bars et lieux qui ont presque tous disparu. Certains sont encore dans le paysage et n'ont changé que de patron ou de décor, mais c'est pareil : on ne les reconnaît pas.

Il y en a un pourtant, dont je me souviens nettement et que j'aimerais revoir. Le bar des Théâtres, que j'imaginais en face de la Comédie des Champs-Élysées, m'oblige à sortir mon téléphone pour le retrouver, à quelques dizaines de mètres de là, mais dans la rue suivante, qui part en biais depuis l'avenue Montaigne aux façades insolentes.

Il doit être 21 heures. Le temps a filé vite, après la stupéfaction, l'émotion, reprendre le contrôle et mesurer l'espace pour l'apprivoiser, l'arpenter, en vaincre pour un temps le silence et passer la main sur les marches de béton ciré. Le temps de caresser doucement la barre là où elle se tenait, c'est ce que j'ai fait tout à l'heure, m'approchant d'elle et la frôlant d'abord, passant ma main sur le bois lisse, lustré, me mettant de profil et posant ma main sur la barre, face aux miroirs, et fermant les yeux en me demandant ce que je ressentais, au-delà du contact, et si je parvenais à retrouver quelque chose, une sensation, si je retrouvais un geste que j'avais déjà fait, ou bien elle peut-être, posant ma main sur la barre et fermant les yeux au cas où le bois se souviendrait de sa main à elle.

21 heures 30, quand je franchis la porte et les rideaux du restaurant. Ça ne me paraît pas indécent. La serveuse me considère avec étonnement, peut-être avec un peu de condescendance. À Paris, les limonadiers font beaucoup d'efforts pour se montrer désagréables. Une coutume, ou une sorte d'honneur à défendre. La haine du service, au

pays de l'égalité universelle. D'ailleurs, ils ne servent plus, voilà, j'ai trop tardé.

La salle me semble minuscule et je me demande un instant s'il n'y a pas deux bars des Théâtres. Je pose la question et de nouveau la serveuse au comptoir fait mine de s'offusquer. Bon, bon, d'accord. C'est donc là. Attendez, je regarde un peu, puisque je ne peux pas manger. Elle s'impatiente. Tant pis pour elle.

Dans mon souvenir, c'était une grande brasserie dorée pleine de lumière et de conversations bruyantes, un de ces *cafés tapageurs aux lustres éclatants*, un endroit chaud et vivant caché au creux de la nuit, où se retrouvaient les artistes qui venaient de se produire à la Comédie ou chez Renaud-Barrault. Ils y mangeaient avec des amis joyeux des entrecôtes grillées et des frites. Ma mère et ses copines étaient là. Des gens issus de tous les horizons, qui faisaient toutes sortes de métiers, cadres, profs, infirmières, femmes au foyer, concierges ou femmes de colonel, qui n'avaient en commun que l'amour du théâtre où elles se rendaient au moins une fois par semaine. Régulièrement à Garnier aussi pour y voir opéras et ballets. Elles refaisaient le spectacle comme on refait le monde jusqu'à minuit ou une heure du matin et riaient des couacs ou des ratés que personne n'avait entendus. Elles s'échangeaient des dates, des places et des tuyaux pour la prochaine soirée de gala ou de première, comme des turfistes parlent des courses. Elles s'y donnaient des nouvelles des amies engagées sur d'autres tournées. Se souvenaient ensemble des représentations mythiques auxquelles elles avaient assisté. Ma mère avait vu La Callas glisser sur son contre-*ut* dans l'air de la *Casta Diva* de *Norma*, comme à Rome en 1958, lorsqu'elle avait quitté la scène plutôt que de livrer une prestation médiocre. Le soir où ma mère l'avait entendue, la moitié de la salle l'acclamait, debout, racontait-elle, l'autre sifflait et tapait du pied. Une vieille dame, assise à côté de ma mère, donnait des coups de parapluie à un jeune snob qui se croyait malin en huant la diva.

Parfois le café lui-même était l'objet du souvenir. Elles y avaient passé la soirée avec Brel, qui avait fini ivre mort, après *L'Homme de la Manche* qu'il avait donné ici, au Théâtre des Champs-Élysées.

J'écoutais toutes ces histoires, celles qu'elles se racontaient pour la centième fois entre copines, fasciné et interdit. Je n'étais qu'un enfant et elles me faisaient rire. Elles étaient si enjouées, les amies de ma

mère. Il y avait toujours un moment où l'une d'elles me demandait ce que j'avais pensé de la pièce ou du ballet, si j'avais aimé ou non – je disais toujours oui –, elle me demandait ce que j'en avais gardé, ce qui m'avait ému, et c'était une éducation, en somme, ces soirées passées avec elles, parce qu'il fallait trouver des choses à dire et que c'était une façon de comprendre moi-même ce que j'avais ressenti. Elles savaient cela. Que ce n'est pas une matière brute, l'émotion. Que ça n'existe pas sans la parole et la conversation, même si la voix s'y étrangle parfois. Que la tristesse ou la joie ne deviennent vraiment des émotions que lorsqu'on trouve les mots pour les exprimer. Que la souffrance elle-même peut se parer d'un sourire et se partager. Nietzsche dit de l'art : le sourire d'Apollon.

Dans le fond je crois que, pendant longtemps, toutes ces pièces, ces ballets et ces opéras que j'ai vus très jeune ne me disaient pas grand-chose. C'est à peine, parfois, si je comprenais l'histoire, mais cela n'avait aucune importance. Seules comptaient la sensibilité à la musique, aux voix, aux corps des comédiens ou des danseurs. J'en ai gardé la même habitude plus tard, à la lecture. Les grandes idées des textes sans style, à la vérité toute nue, et la rhétorique chic aux figures imposées, qui confondent la littérature avec le patinage artistique, m'indiffèrent également.

Toujours, pendant la représentation, il y avait un moment où ma mère me frôlait le bras, me tendait sa paire de jumelles de théâtre, et je passais de longs moments à suivre une danseuse ou un danseur seulement, celle ou celui que je trouvais la plus belle ou le plus athlétique, parfois celle ou celui que m'indiquait ma mère en me tendant les jumelles, me soufflant tout bas, Une étoile – elle disait cela comme devant un miracle de la nature qu'il fallait saisir avant qu'il ne disparût –, elle chuchotait, Une étoile comme devant un ciel d'août, et je guettais les muscles de ses cuisses, les traits des côtes, sous sa poitrine, les saillies des veines sur ses bras et dans son cou qui traçaient des lignes jusqu'à ses clavicules, dans le creux où disparaissait sa trachée, rougie par l'effort d'une respiration qui ne pouvait se permettre d'être haletante malgré le travail insoutenable du corps poussé à ses limites, dans les grands duos des sauts et des portés. Je ne savais pas pourquoi, mais je savais que c'était beau, et je découvrais alors que la beauté me faisait du bien.

Au théâtre, quand je ne saisissais pas l'argument de la pièce, que

j'aurais été bien en peine de la résumer, je me concentrais sur le visage des comédiens et sur leur voix. J'étais un fan absolu de Laurent Terzieff – ma mère aussi, qui avait sans doute grandement contribué à mon admiration en me le présentant comme une sorte de génie déchiré. Nous l'avions rencontré là, au bar des Théâtres, en compagnie de Jean-Louis Barrault, à qui elle m'avait présenté. Ma mère me présentait tout le temps aux artistes que nous croisions. Peu importait que je n'eusse que dix ans. L'art, c'est la vie. La sensibilité d'un enfant de 10 ans est aussi riche que celle d'un critique d'opéra. C'est ce qu'elle pensait.

Terzieff ne jouait pourtant que dans des rôles qu'un garçon de 10 ou 12 ans ne pouvait pas comprendre. Mais ce corps maigre et souple, et si grand, un peu démesuré, aux longs bras projetés comme des pattes d'araignée. Ce visage creusé de rides et d'angoisse, où se lisaient à la fois la grandeur et la misère des assoiffés d'amour, de Dieu ou de vérité. Ces yeux clairs, ronds, intenses, au fond d'orbites caves, cherchant le ciel du fond de la tombe. Cette bouche large et tordue, déformée par la voix, semblable à une bouche de masque, capable de s'ouvrir immense, d'où sortait une voix si distincte et si tranchante, qui ne marquait l'émotion que par sa musique, sa diction et la modulation du tempo. Une voix comme un instrument, sans cris. Une voix de *nuances*, pas d'intonations.

Je me souviens de l'avoir surpris des années plus tard, un soir, après la pièce – c'était *Meurtre dans la cathédrale*, de T.S. Eliot, où il jouait Beckett, l'archevêque de Canterbury. C'était en janvier ou en février, comme aujourd'hui, et il faisait froid. Après être resté un moment à discuter avec des amis sur la place du théâtre de l'Atelier, je m'apprêtais à repartir lorsque je l'aperçus à travers la vitrine d'un café, à l'angle de la rue. Assis, son manteau encore sur les épaules, d'un épais drap de laine, une écharpe rouge feutrée par les ans encore autour du cou, il mordait de sa bouche immense dans un sandwich jambon-beurre, une bière de comptoir posée sur la table devant lui. Seul. J'ai demandé si je pouvais m'asseoir, lui ai confié mon admiration. Je n'avais pas grand-chose de plus à dire. Il aurait pu s'agacer mais il m'a laissé m'attabler avec lui. M'a questionné sur ce que je faisais. Il a paru soulagé quand je lui ai répondu que je ne désirais pas devenir comédien. M'a proposé de prendre une bière. Il avait l'air incroyablement fatigué, vidé. Il souriait malgré tout. Je

n'avais pas grand-chose à lui apprendre sur le spectacle que je venais de voir, où sa prestation était plus incandescente que jamais, pas grand-chose qu'il ne sût déjà ou que les critiques, dithyrambiques, n'allaient redire à leur tour quelques jours plus tard. Je lui ai juste raconté que nous nous étions déjà rencontrés. Au bar des Théâtres, après une représentation en bas des Champs-Élysées, chez Renaud-Barrault qui était devenu le Rond-Point depuis. Il me demanda de quelle pièce il s'agissait. *L'Ambassade* ? – c'était la dernière qu'il avait jouée là-bas. Je ne sais pas. J'étais avec ma mère. Je ne me souviens pas du tout de la pièce. J'avais 9 ans. Mais je me souviens de vous. Nous n'avons jamais raté, depuis, une de vos pièces. Ma mère, elle m'a appris qu'il n'y a que l'art qui vaille la peine, qu'il n'y a que la beauté qui sauve. Il baisse les yeux, sourit à son sandwich, d'un large sourire de timide qui lui fend les joues. Et où est-elle, votre mère ? Elle est morte il y a deux mois. Elle aurait adoré vous voir ce soir, et moi, j'aurais adoré qu'elle m'accompagne.

J'ai bu ma bière et nous sommes restés encore quelques minutes, à parler d'elle, de la danse, de quelques noms que j'essayais de jeter dans la conversation comme des bûches qui se consumaient trop vite, parce que, en fait, je n'y connaissais pas grand-chose. De poésie aussi, mais il citait tout un tas de poètes slaves que je n'avais pas lus. Il les récitait avec gourmandise. Je crois qu'il a essayé de trouver des vers de consolation, mais il n'y avait rien de très gai dans son répertoire. Je ne l'écoutais plus. L'essentiel était dit, de toute façon.

Quand nous nous sommes quittés, il m'a pris dans ses bras. Enveloppé dans l'odeur de poussière de son pardessus de laine. Dans ses grands bras maigres d'araignée, à la vigueur étonnante. Il m'a souri, dans son visage de masque, de son sourire au rasoir de comédien qui a tout donné à son art. Et il est parti, géant de fil de fer à la coiffure de moine hirsute, dans la nuit de janvier ou février, les mains dans les poches.

Comme un fantôme, lui aussi.

« Vous allez rester là encore longtemps ? »

La serveuse s'impatiente. Je devrais tirer une chaise et m'asseoir sans lui répondre. Dans un monde parfait, on ne devrait pas avoir à s'expliquer de nos rêveries, de nos nostalgies, de notre soif de s'arrêter dans le flux des clients, de notre besoin de retenir un peu le temps et faire halte en nous-mêmes, de retourner chez soi.

Mais elle aussi, sans doute, a d'autres problèmes. Et elle n'a sûrement pas envie d'en parler avec un type comme moi, qui vient s'asseoir dans son restaurant sur le point de fermer et se met à sourire un peu tristement, les yeux mouillés, lancés dans le vague, au bord du vide.

Ça a mal commencé, entre nous. Ce n'est facile pour personne.

Je ne lui dis pas au revoir en poussant la porte. On ne se reverra pas. Je ne reviendrai plus ici.

Seul au Japon

Après mon échec au bar des Théâtres, je me rabats côté Seine, sur la place de l'Alma, pleine de bistrots et de restaurants aux terrasses encore éclairées. Chez Francis, qui a toujours été le plus chic, n'est plus qu'un décor pompeux de miroirs imitant l'Art déco, pour des Américains qui ne peuvent pas se payer le George V et croient retrouver au bar à cocktails illuminé comme une fête foraine, face à l'entrée, l'esprit des Années folles, en sirotant des Spritz avec vue sur la tour Eiffel. La société propriétaire du Francis, ainsi que du grand hôtel de l'avenue Montaigne et de trois restaurants prétendument italiens du quartier, a racheté aussi Marius et Jeannette, la terrasse d'à côté, qui possédait autrefois son écailler où nous allions parfois, avec ma mère, manger des huîtres par douzaines arrosées de vin blanc de Touraine ou de Loire. Ils possèdent également son petit frère un peu plus loin, le Bistrot de Marius, autrefois en effet bistrot, devenu restaurant de poissons trop chers mais bons, qui partage son adresse avec le studio de danse.

En face, le café des whiskys du soir, tenu longtemps par un couple de Portugais qui ont refusé toutes les offres de la gastronomie mafieuse à la française, est sans doute encore le plus sympathique, et je m'y arrête pour boire en terrasse une bière au grand format de l'heure joyeuse qui se prolonge, au milieu d'un peuple cosmopolite de J3C, les jeunes cadres à carrière courte de l'expatriation, qui vivent, à coups de cocktails mondialisés – *London Mule*, *Moscow Mule*, *Singapore Mule* –, leur meilleure vie sans impôts au pays exotique des Gilets jaunes et du Rassemblement national.

Quelques créatures de la mode, sans âge, lèvres et seins refaits d'après les modèles, parlent à la table d'à côté des *exclus* de la *Fashion Week* à l'occasion de la C*ollab X Dior*, dont je comprends finalement

qu'il ne s'agit pas vraiment de gens exclus de quoi que ce soit, mais d'exclusivités. Il est aussi question de rappeurs stylistes qui se comportent mal avec les filles du défilé et d'une influenceuse du premier rang qui n'est qu'une pimbêche – elles disent salope, mais je comprends que ce n'est qu'une façon de parler. Elles rient beaucoup. Elles ne parlent que de jalousies et de rivalités, avec l'entrain de celles à qui on ne la fait plus – mais qui rêveraient sans doute de rivaliser encore ou qu'on les jalouse un peu. Leur bonne humeur bruyante, leur snobisme désinvolte et leur anatomie à la fois tragique et extravagante d'*Ève future* à Barbie-land me réjouit. Mais, à plus de 20 euros l'assiette de salami-chorizo et de fromage pasteurisé Métro, je renonce à dîner là.

Manger seul dans un café ou un restaurant à Paris ne me fait pas peur. Je l'ai déjà fait au Japon où, de surcroît, tout le monde parlait japonais. Ça me faisait le même effet que la *Fashion Week* et les *Singapore Mule*.

De l'autre côté de l'avenue George V, une série de cafés jouent la carte du bar branché pour les touristes provinciaux, moins fortunés. Hamburger auvergnat au bleu des Causses ou magret de canard-frites, sur fond de techno lounge des années 2000, à la Saint-Germain. À côté du Grand Corona, la petite brasserie de la Mascotte où je déjeunais avec ma mère et ses amies de la classe de danse amateurs, tous les samedis après leur cours, est la seule dont les cuisines soient à la fois encore ouvertes et dans mes moyens. Je m'étais juré de ne pas y aller.

La salle du bas, où nous avions nos habitudes autour d'une longue table unique que nous occupions entièrement, a été transformée en boudoir de banquettes blanches en similicuir. Je n'y jette qu'un regard apeuré qui se veut méprisant, et décide de prendre la table minuscule à la frontière de la salle et de la terrasse, près de la porte, celle dont personne ne veut, dans le passage, dans le froid, près de la caisse électronique et des Bonjour monsieur, Au revoir madame. Je ne me démonte pas. Dans le fond, je préfère que ça ait changé, que ça ne me dise rien. C'est tout le quartier qui est un piège à mémoire. Au moins, ici, c'est tout neuf. Pas de fantômes. Pas de nostalgie. Pas de nostalgie, ça veut dire : pas la douceur du souvenir, mais pas sa morsure non plus.

Le problème, lorsqu'on dîne seul, c'est le manque de conversation.

En un quart d'heure, j'ai fini. Le vin est frais, et j'en reprends un

verre en guise de dessert, que je sirote en prenant quelques notes dans le carnet que j'ai apporté avec moi. Je commande deux cafés. Un double ? Un allongé ? Non, deux cafés, c'est bien. Comme ça, pour le même prix, j'aurai deux gavottes.

C'est la semaine du Salon de l'agriculture.

En écoutant le couple à la table voisine, j'apprends que les producteurs de vin ont été relégués dans une salle à part du parc des expositions de la porte de Versailles, dont l'entrée était réservée aux plus de 18 ans. Que les dégustations se font plus parcimonieuses que les années précédentes. Plus de coma éthylique à 10 heures du matin, blaguent-ils. À les entendre, il s'agirait d'une régression. J'avoue que je ne sais trop quoi en penser. Est-ce que les préoccupations de santé sont fascistes ?

C'est quoi, une vie ? Ça se mesure comment ?

Ma mère est morte de son deuxième cancer, celui qu'on appelle la récidive, comme en droit pénal. Elle s'est mal soignée. Je la suspecte même de s'en être doutée, elle qui connaissait si bien son corps, et de n'avoir rien fait pendant un long printemps et un long été où elle a été de plus en plus écrasée par son mal de dos – la bête s'était mise dans ses os. Incapable de danser. Mais elle a profité du soleil. Elle a nagé – cela lui faisait du bien. Elle a beaucoup lu, à l'ombre du tilleul de la cour, chez ses parents, cette grande maison de famille en Dordogne qui n'était plus que chez sa mère. Elle a profité de moi qui ne me doutais de rien – elle disait un lumbago, une fatigue, et elle souriait. Elle n'a rien dit à sa mère non plus, pour ne pas l'alarmer. Le souvenir de son premier cancer était un traumatisme. Les soins, la chimio, pires que la maladie. Son chirurgien lui avait lancé à l'époque, Ne vous en faites pas, madame, on a écrasé une mouche avec un bazooka.

Oui, mais les bazookas, ça fait mal, disait-elle à ses amies en riant.

Il est temps que je retourne au studio.

Que je la retrouve. Avant, quand tout allait bien. Quand elle était jeune et qu'elle était danseuse. Quand je ne l'avais pas encore rencontrée, ma mère.

Même si c'est pour toujours maintenant, elle n'a pas toujours été morte.

Un certain vertige

On ne fait pas de bilan en vieillissant. Allons, il ne s'agit pas de noter des croix dans des colonnes, de compter les plus et les moins. C'est un peu plus compliqué que ça.

On est devenu quelqu'un, d'accord – mais quelqu'un d'autre. On a vieilli et on est devenu un autre qu'on n'aurait pas pu imaginer, parce qu'à 17 ans, lorsqu'on se représente les années à venir, on ne se connaît pas encore, je veux dire qu'on ne sait pas encore qui on sera.

Deviens ce que tu es, c'est n'importe quoi.

Deviens qui tu seras.

Deviens – mais qui ?

La vie c'est quand même un grand saut dans le vide.

Un jour, on se retourne. On est tenté de faire quelques pas en arrière. Se retrouver, comme un souvenir. Se revoir. Se parler, peut-être.

Retour chez soi. – Drôle de projet.

On croit que c'est le temps qui a passé, et c'est nous qui avons vieilli.

Pourtant à chaque instant nous étions nous-mêmes.

Comment peut-on changer – vieillir – en étant toujours le même ?

On ne peut pas en faire le bilan, mais on ne peut s'empêcher d'y penser. J'y pense, et je me demande ce qui reste de moi quand je superpose les fantômes, toutes ces images rémanentes qui apparaissent lorsque je me retourne, tous ces fragments abandonnés de moi-même, moi enfant, moi ado, moi orphelin et moi jeune père, et puis encore moi amoureux et moi mari, moi écrivain, et puis aussi moi malade ou

moi courageux, moi peureux en proie au vertige, ou à l'ivresse, et enfin moi qui ris, moi qui pleure, moi qui aime, moi qui danse, moi qui ne rêve plus la nuit depuis des années, qu'est-ce qui reste de moi ?

Ce goût de la beauté qu'elle m'a transmis, je crois. Et le goût de la joie. L'envie d'aimer et d'être heureux, d'être vivant.

Depuis quelques semaines, j'ai envie de sauter dans le vide.

Un certain vertige.

À 17 ans, j'étais vivant.

Le pianiste et les ordinateurs

Je mets du temps à oser déplacer les chaises des professeurs, deux fauteuils devant le piano Yamaha – un piano droit d'expression un peu plus haut que les pianos d'étude, comme on en trouve dans les conservatoires. J'avais apporté des chaussons, pensant qu'on ne devait pas marcher sur le parquet avec des chaussures ordinaires, des Repetto moi aussi, comme ma mère mais le modèle de ville, les chaussons de Gainsbourg. Leur talon plat produit un claquement léger, distinctif, et leur semelle de cuir glisse harmonieusement sur le bois avec ce bruit de frottement qui me rappelle la barre. Je place un des fauteuils près du lit de camp, un matelas gonflable posé à même le sol, que m'ont installé, avant ma venue, Amélie Cordonnier et Stéphanie Kalfon, les deux amies écrivaines qui ont organisé avec moi ce retour – en fait, ce sont elles qui me l'ont proposé, qui ont contacté Alexandra et l'ont convaincue de me donner les clés pour 24 heures. Le matelas est recouvert d'un drap frais étoilé et d'un oreiller assorti, sous un drap bleu uni et une couette en patchwork, jolie et gaie, de couleurs vives, repliée sur elle-même, en double, une grande couette pour un petit lit, et qui doit tenir bien chaud. Elles y ont déposé aussi une serviette et un savon, un flacon de shampoing et une plaquette de chocolat. Une pochette fleurie où je range les clés du studio.

Je souris en pensant que c'est délicat de leur part. Qu'elles ont porté et gonflé et arrangé ce lit avec beaucoup d'attention, choisi l'endroit le plus approprié pour ne pas déranger la géométrie des lieux, profiter de la lumière du bureau et de ses prises électriques, qu'elles ont pensé que j'aurais envie d'une douche, que j'aurais peut-être froid. Que sans doute elles ont regardé le studio une dernière fois, ce travail accompli, en pensant que j'allais dormir là, pas dans une vraie chambre, et que c'était un drôle d'endroit pour y passer la nuit, sur ce parquet tout nu

au milieu de tous ces miroirs, avec ces barres de danse dont je ne saurai pas quoi faire, ce piano silencieux dont je ne saurai pas jouer. Peut-être ont-elles perçu que c'est un endroit très gai, quand il est rempli de bruit et de corps qui dansent, mais qu'il est un peu mélancolique, quand il se vide et n'est plus peuplé que de fantômes et d'échos. Elles ont dû penser, C'est une drôle d'aventure qu'on lui propose. Et peut-être elles se sont dit que c'était dur, aussi, de la vivre seul. Alors elles ont disposé avec soin sur le lit la serviette pliée, le savon par-dessus, le shampoing, le chocolat, l'oreiller bien gonflé au milieu du matelas étroit, sous la couette tirée à quatre épingles, lisse et propre – la housse lavée quelques jours avant sans doute, pour qu'elle sente bon, et repassée pour qu'elle soit douce. J'ai souri et j'ai pensé qu'elles avaient dû se retourner, sur les marches en béton ciré, contempler ce lit bien fait, bien mieux qu'on le ferait pour soi-même, avec des draps d'enfant et une couette tirée d'un placard, ce lit arrangé pour me tenir compagnie, pour me dire qu'elles pensent à moi, que quelqu'un sait que je suis là et a tout fait pour que j'y sois le mieux possible. Oh la la – Je ne suis donc pas seul. Je souris.

Je regarde les draps gris et leurs petites étoiles blanches.

Elles m'ont fait un lit d'enfant.

Je ne vais pas y dormir. Je vais essayer de tenir la nuit debout, la nuit à arpenter, à écrire, à rêver, à me souvenir, à noter pour plus tard, à prendre des photos pour plus tard. J'ai acheté en venant des doses de café lyophilisé, les plus fortes que j'aie pu trouver, une bouteille d'eau et des noix de cajou. J'installe le fauteuil à côté du lit pour profiter de la prise électrique du bureau attenant et de sa bouilloire dans laquelle je fais aussitôt bouillir de l'eau pour un premier café. Je teste le nombre de doses en sachets qu'il me faut utiliser pour retrouver à peu près la force d'un café de comptoir, aux dimensions d'un mug. Pas assez c'est de la flotte, une lavasse, et trop c'est l'amertume qui tient lieu de goût. Quatre, c'est le bon dosage. Un peu trop pour être bon, mais assez pour faire illusion. Comme il y a cinquante doses dans la boîte que j'ai achetée, j'ai droit à une douzaine de cafés noirs. Je note qu'Alexandra, la professeure qui m'accueille et que je n'ai rencontrée qu'une fois, avec qui j'ai parlé de Solange qu'elle n'a pas connue, de Mickaël et de Béjart, ne doit boire que du thé, russe comme son prénom, noir et parfumé à l'orange amère et à la bergamote.

Dans la pièce aveugle du fond, le bureau a changé de place. Je me souviens que Solange me faisait parfois asseoir là pendant la classe, avec mes feutres et mes feuilles de papier à grain, à dessiner en écoutant la musique se répéter, se reprendre, Bach, Mozart, Chopin, beaucoup de Bach et, je crois bien, un impromptu de Schubert que j'ai gardé en mémoire longtemps et qui a occupé dans mon souvenir la place de tous les autres, celui en *do* mineur qui commence par un premier accord plaqué, long, qui s'éternise en résonnant sous le point d'orgue de la partition, et se prolonge après le silence par des suites montantes et répétées de notes comme hésitantes, deux enchaînées sur un rythme qui boite, puis trois pointées, suspendues en l'air, et encore deux, puis trois, qui reviennent, semblent trébucher, une sorte de poème impair. On peut le jouer plus ou moins lié, plus ou moins expressif, plus ou moins romantique en somme, mais la version où il me semble retrouver le rythme à la fois détaché et léger, fluide et bancal de mes écoutes au studio, c'est celle de Maria João Pires que j'ai découverte bien plus tard, où toute l'émotion n'est pas dans la force mais, au contraire, dans le tâtonnement, dans les silences des ellipses entre les notes, qui racontent cette musique comme une histoire qu'on a vécue – quand on en cherche les mots, dans la nuit du souvenir butant sur les détails comme sur des reliefs indistincts qu'on devine en s'aventurant dans le noir, de proche en proche, d'un pied hésitant. Du piano au fauteuil, du fauteuil au bureau, du bureau à l'enfance, au dessin d'attente et d'écoute, à la musique, au frottement des chaussons sur le rythme des notes, à la voix de Solange qui résonne, trois, quatre, dépliés, jetés, arabesque, tous ces mots qui ne voulaient rien dire, entendus des millions de fois.

Quand j'étais enfant, le pianiste était un vieux monsieur dégarni qui me faisait un peu peur, avec des lunettes épaisses en écaille et des chemises à rayures qui ne paraissaient pas repassées, un air un peu dépenaillé, et quand il me regardait en louchant sous des paupières gonflées, un sourire timide ou fragile. On l'appelait Maestro. La professeure, Solange, s'approchait du piano, discutait quelques secondes avec lui, proposant un morceau et un rythme, plutôt comme ci ou comme ça, – *allegro*, *andante* –, puis elle s'adressait aux danseuses à qui elle avait donné la suite de pas que tout le monde connaissait par cœur, se retournait vers le vieux monsieur, battait la mesure, un, deux, trois, quatre. Musique, Maestro ! résonnait à chaque

nouveau morceau. Et le vieux monsieur s'animait, ses mains couraient sur les touches et la musique qui emplissait la salle et retentissait dans la cour, dehors, prenait possession des corps. Solange observait chacune et allait de l'une à l'autre, rectifiait le port de tête ou la position d'un bras, relevait une jambe de quelques centimètres, encore un effort, comme ça, n'oublie pas de sourire, ma belle. Je la voyais toucher le bras de ma mère, son épaule, effleurer sa cuisse et aussitôt celle-ci modifiait sa posture, sans un regard, en souriant, elles se comprenaient bien sûr, elles se connaissaient depuis si longtemps. Parfois elle interrompait la musique pour montrer de nouveau un geste, une attitude. Se retournait vers le pianiste, lui indiquait où reprendre en chantonnant la mélodie ou en indiquant la mesure.

On m'a raconté plusieurs fois, suffisamment pour que je le retienne avec certitude, que le vieux monsieur était roumain. Il était le frère d'un autre musicien et compositeur connu, et les deux avaient été échangés à Ceaușescu contre un lot d'ordinateurs Bull. À l'époque, la France était un des leaders de l'informatique et jouait dans la guerre froide entre les deux blocs un rôle parfois ambigu. Le frère avait fait carrière, composé des musiques de films, fréquenté Prévert. Il était devenu riche, reconnu et célébré jusqu'à New York. Le vieux monsieur, lui, avait joué dans des pianos-bars, pour des revues et des music-halls, avait tenu sur le fil et dans la nuit parisienne, un certain temps, une carrière modeste de pianiste à louer. Sur la page Wikipédia du compositeur célèbre, il n'est pas fait mention de son frère, ni de l'échange contre des ordinateurs. Il est vrai que le frère oublié avait eu des problèmes d'alcool. De moins en moins d'engagements. N'avait pas de retraite. Solange l'avait employé pour la classe, par amitié, et parce qu'on ne laisse pas tomber un artiste. Bach et Mozart et Chopin, même saoul le matin, ça le maintenait sans doute en vie.

Solange lui tenait tête quand il maugréait, je me souviens de cela aussi, d'éclats de voix, avec son accent russe, elle était capable de se fâcher, quand il renâclait au travail, elle le bousculait, parlait plus fort que lui, elle le grondait comme un enfant, lui demandait de reprendre lorsqu'il se trompait, qu'il savonnait les notes, mais dans le fond elle l'aimait bien, et elle savait qu'il avait été doué, autant que son frère, et qu'il était capable de jouer n'importe quoi, sans partition, elle le poussait quand il prétendait ne pas connaître un morceau. Musique, Maestro ! – je crois bien que ce nom qu'elle lui prêtait le tenait en vie.

Ma mère, ni les autres danseuses non plus, personne ne s'impatientait, personne ne perdait son temps. Maestro était comme un vieux chat sur le clavier du piano droit. Il faisait partie lui aussi du charme de ce cours. Du décor d'autrefois, et de l'humanité qui était le fond de l'art.

Car c'était cela aussi, l'art – une dignité. L'occasion de se ressaisir et de n'être entre nous, humains, ni des bêtes, ni des ordinateurs.

Icare

Alors que je me mets au travail parce que le temps file – il doit être 23 heures –, une pluie diluvienne s'abat soudain sur les verrières dans un crépitement continu et très bruyant. J'entends les gouttes se fracasser sur le verre et le ruissellement de l'eau dans la cour au-dessus de ma tête mais, comme dans une grotte sous une cascade, je ne vois rien. Les deux rectangles des lucarnes s'illuminent parfois d'un éclair blanc qui se répète, précédant immédiatement le craquement formidable du tonnerre. Dehors on pourrait sans doute voir la foudre tomber sur la grande aiguille en acier de la tour Eiffel. Il y a déjà eu ce genre d'averse au cours de l'après-midi, alors que j'étais en train d'arriver, et j'ai dû me réfugier sous le porche du Crazy Horse, fermé à cette heure, pour ne pas commencer mon séjour au studio irrémédiablement trempé. Je n'ai pas prévu de vêtements de rechange.

Dans le studio, le bruit de l'orage est assourdissant.

La Montée des eaux, c'était le titre de mon premier roman.

Il racontait la mort de ma mère. Plutôt juste après, le deuil. Il essayait de saisir l'absence. Dans le roman j'avais situé l'endroit où je vivais dans la chambre de bonne, la chambre au-dessus du studio que je n'habitais pourtant plus. J'ai déménagé quand elle est morte. Je ne sais pas pourquoi je l'ai situé là. Parce que c'était notre lieu, et le dernier qu'on a partagé. La maison de ma mère, je l'avais changée dans le livre en appartement que je visitais comme si c'était le sien, à la recherche de souvenirs, mais c'était celui de mes grands-parents que je décrivais. Je ne sais pas pourquoi. C'est l'appartement de la photo, quand elle est jeune et vivante. Le moment de sa mort lui-même, je l'avais déplacé dans le roman, de 5 ans plus tard et situé pendant la tempête de 1999, pendant un déluge fantastique qui durait des semaines et menaçait de submerger le monde comme un chagrin, un

remords ou une honte d'avoir tout gâché. C'était le sentiment que j'avais. Nous avions gâché le monde comme j'avais raté l'amour de ma mère. Pourtant, non. Mais c'est difficile de ne pas se sentir coupable, surtout de ce qu'on n'a pas fait. C'est difficile de démêler les remords des regrets. C'était pour cela, le titre, *La Montée des eaux*.

Et voilà qu'au moment où je reviens, trente ans plus tard, exactement trente ans après, alors que je vais en avoir 50 dans quelques jours, soudain, un orage éclate, bruyant, violent, diluvien, un de ces orages qui font en quelques secondes des rivières dans les rues et les égouts qui débordent, les murs qui suintent et les vitres qui tremblent, un orage à réveiller des peurs d'enfant.

Comment ne pas y voir un signe ? – c'est idiot.

Mais je ne peux pas m'en empêcher – que faire de la météo ?

La mort, ce n'est pas facile d'en parler. J'ai mis dix ans à l'écrire, ce premier roman. La mort, c'est comme si ce n'était pas réel – on ne peut pas tout à fait l'imaginer, l'instant d'après, ni la douleur de ce qui reste. La douloureuse, l'incompréhensible, la scandaleuse présence de l'absence, tous ces fantômes autour de nous, et peut-être cela concerne-t-il la littérature elle-même, sa possibilité même et sa nécessité, car la littérature a commencé avec des poèmes gravés sous forme d'épitaphes.

Il y a comme un air de famille entre les mots et la mort – et un seul R de différence.

Écrire, c'est toujours sur ce qui n'est pas là, sinon on serait en train de le vivre, pas de l'écrire, c'est toujours lancer l'imagination vers un ciel sans fond, depuis un réel qui se dérobe. Voler le plus vite possible vers la lumière. Enchaîner les images qui n'en sont pas, les fleurs d'aucun bouquet. Et les lancer, comme à des noces, ivre, vers le soleil.

Viser les vols d'Icare.

Anagramme : Écrire, vols avides.

Je sors.

Tant pis, je serai trempé. J'ai une serviette et du savon.

Je fais bouillir un nouveau café, le bois rapidement. Ramasse les clés, mon paquet de cigarettes. Dehors, il n'y a plus personne sur l'avenue noire et brillante où crépite la pluie. Même les voitures ont disparu. Quelques taxis passent dans une gerbe d'eau, le capot nimbé d'éclats dans la lumière des réverbères et de leurs propres phares qui soulèvent des nuages de diamants scintillants. Je me colle au porche

et je fume en tenant la cigarette à l'intérieur de ma main, pour la protéger. Le vent rabat de temps en temps la pluie sur la façade et sur moi, et je sens mes cheveux mouillés dégouliner sur mon visage et dans mon cou. Ma chemise est un voile glacé dans lequel je me fige. Les épaules, la poitrine, les bras peu à peu prisonniers du tissu changé en plaques lourdes et froides, je n'ose plus bouger. La toile de mon jean se colle à mes cuisses. Chaque mouvement me coûte – et puis merde.

Trempé pour trempé, me dis-je, et puisque décidément rien ne me protège. Je fais quelques pas sur le trottoir, dans la contre-allée de l'avenue. Une silhouette de femme passe en courant sous un parapluie, se tourne un instant vers moi sans dévier de sa trajectoire, doit me prendre pour un fou. Je n'ai pas le temps de voir son visage.

Et je reste là, sous l'orage. Comme si j'allais finir par l'apprécier. La pluie me glisse sur la tête comme une rivière sur un gros caillou, chassant de tous côtés, sur mes épaules, mes seins aux tétons raidis de froid, presque douloureux contre la chemise, et je sens la pluie qui dévale sur mon visage, me ferme les yeux, ruisselle et descend dans mon dos entre mes omoplates, s'insinue sous ma ceinture et me coule entre les fesses, les fait glisser l'une contre l'autre et me trempe, entièrement, jusqu'aux orteils. Me lave de moi-même. Me débarrasse. Me dissout dans la nuit. Jusqu'à ce que je me mette à grelotter, à trembler d'une façon que je n'arrive plus à contrôler, à claquer des dents, et qu'il me devienne impossible de sortir une cigarette de mon paquet sans risquer de les noyer toutes.

Alors que j'avance encore vers la rue, un taxi que je n'avais pas vu s'approcher passe en trombe devant moi et m'asperge d'une large gerbe, un paquet d'eau comme on dit en bateau, une vague qui me frappe jusqu'à la taille et me fait brutalement reculer, manquant de perdre l'équilibre, les yeux effarés – qu'est-ce qui m'est arrivé ?

Quand je rentre, j'ai l'impression de revenir d'un naufrage. Je fais un bruit de combinaison de plongée dans mes habits et de petites flaques à chacun de mes pas. Je me déshabille dans la douche et tords mes vêtements. Frissonne de la tête aux pieds. Je me sers d'une barre, devant un radiateur, pour faire sécher mes affaires. Prends une douche.

Je fais bouillir un nouveau café. À poil sur le parquet, assis en tailleur, une serviette sur les hanches et la couette sur les épaules,

mon carnet sur les genoux, je commence à écrire.

Cendrars

J'ai besoin de retrouver des souvenirs heureux, voilà le sens de ce retour.

Retrouver des souvenirs heureux, c'est comme pouvoir l'être à nouveau.

C'est le seul sens de la vie.

C'est comme retomber amoureux.

Si c'est encore possible à mon âge.

Est-ce que c'est encore possible ?

Est-ce que c'est raisonnable ? Désirable ? Est-ce que c'est un caprice, ou une façon de sauver sa peau ? Est-ce qu'on s'était perdu ? Est-ce que c'est courageux, ou lâche, d'essayer de se retrouver ? Est-ce qu'on peut seulement revenir ? – Revenir vers les autres, une fois qu'on est retourné chez soi ?

Je ne sais pas.

Quand tu aimes, il faut partir.

Tout à l'heure, j'ai pris le bus 80 pour venir, après m'être trompé plusieurs fois. Un trajet compliqué, plein d'actes manqués et de correspondances. J'avais déjà emprunté ce bus, quelques jours auparavant, en compagnie de la femme dont je suis tombé amoureux, mais je ne l'ai compris qu'une fois installé à la fenêtre, en voyant défiler l'École militaire et les Invalides où nous nous étions retrouvés pour un verre de vin, et j'ai pensé à elle, une fois de plus. Je pense à elle cent fois par jour. Chaque fois que je croise quelque chose qui nous ferait rire ou qui pourrait nous émouvoir. Un coin de ciel bleu, la forme d'un nuage, une éclaircie de toits jaunes dans la lumière éclatante d'un ciel d'orage, des touristes qui se donnent un air digne

en promenant à côté d'eux leur valise trottant sur ses quatre roulettes, comme on promènerait un petit chien.

Ce n'est pas facile, d'imaginer quitter les gens qu'on aime. Si on les a aimés, même si on n'y arrive plus, si on a aimé c'est qu'on aime, malgré tout.

Quand tu aimes, il faut partir.

Elle aussi, elle pourrait se forcer. Elle me l'a dit. Renoncer à notre amour. S'arracher le cœur, et continuer. C'est ce que font la plupart des gens. Et cette pensée m'obsède. Elle est une peur qui se cogne à tous les plafonds de mon cerveau comme des chauves-souris en colère.

Je l'imagine m'appeler, demain, pour me dire que c'est fini.

Je pense à ma mère et son fiancé.

Aux baisers inoubliables, aux souvenirs comme des cicatrices.

Dans mon casque j'ai mis, le temps du trajet, un disque que j'écoutais en boucle à l'époque où je vivais au-dessus du studio : le premier disque de Philippe Léotard. Une chanson en particulier, dont il emprunte le titre à Lucrèce, la musique à un tango argentin et quelques vers à Radiguet, me percute en pleine poitrine et me fait suffoquer.

> Cher René, nous savons que c'est pure folie,
> ce voyage au long cours à cause d'Amélie.
> Et tout avec elle est parti pour partir, et l'exil n'est plus un voyage,
> Et l'on ne pourra plus jamais le croire que c'est demain
> qu'on pourra revoir son visage,
> ses yeux, son ventre, ses mains,
> toucher sa peau vivante et nue sous le parfum
> Disparu de la fleur sauvage…

Oh, ce n'est pas facile, non. Elle pourrait s'arracher le cœur, maintenant, me dire que c'est fini. Je ne pourrais même pas lui en vouloir.

Et moi, dans le bus 80, je me demande soudain ce que je deviendrais, si demain elle m'annonçait finalement qu'elle n'y arrive pas, à partir, à quitter sa vie elle aussi, et à ce moment précis, je m'en souviens, ce matin dans le bus, à ce moment précisément je m'imagine la perdre, je m'imagine ne plus *revoir son visage*, et je m'aperçois que je ne peux pas supporter cette idée, que je n'en suis pas capable. J'ai le cœur qui s'affole et des sanglots qui me noient la gorge. Dans ma tête, les chauves-souris se mettent à mordre mes plafonds pourris en poussant des cris de sirènes et d'alarmes.

Je pense à ma mère.

La liberté qu'elle m'a donnée.

L'amour qu'elle m'a donné.

La force qu'elle m'a donnée.

Mes vies se télescopent, univers fracassés, dans un bruit assourdissant de début et de fin des mondes.

Oh, toi que je viens de rencontrer, je ne sais pas encore, à cet instant, de quoi notre avenir sera fait. Je sais que te perdre maintenant, ce serait de nouveau une sorte de deuil. Des lieux hantés. Des souvenirs perdus. Ce serait de nouveau devenir le fantôme de moi-même.

Je n'en suis pas capable. Pas aujourd'hui, pas cette nuit. Pas face à ces miroirs.

Je l'appelle.

Je vais quitter ma vie pour elle.

Albrecht n'est pas libre

Je fais défiler sur l'écran de mon téléphone les photos que j'ai prises de l'album retrouvé de ma mère, dans la maison de Dordogne où il avait été perdu pendant tant d'années, dans une chambre d'aïeul oublié qui était devenue une chambre d'amis, puis une remise de draps, de livres et de boîtes remplies de cartes postales, dans une des armoires et des coiffeuses où ma grand-mère avait rangé ses morts et que plus personne n'ouvrait jamais.

Le petit fiancé de ma mère s'appelle C. R., mais je n'ai pas beaucoup de moyens de savoir qui c'est. En cherchant dans les annuaires de Sciences Po et de l'ENA de ces années-là, je pense retrouver son identité, mais je ne peux en être certain. Si c'est bien lui, il est toujours vivant.

J'ai des photos de C. R. avec ma mère en Toscane. Ils y sont avec une bande de copains, posent à des carrefours et au bord d'une corniche en Vespa. Ma mère porte un short et une chemise à pois qui lui donnent un air de pin-up américaine. On est au début des années 50, et tout le monde sourit parce que la guerre est loin et qu'on l'a gagnée. Pour cette génération qui a eu 20 ans en 1955, il est grand temps de se mettre à danser le rock'n'roll.

Ils sont cinq ou six, ils ont dû se rencontrer sur les bancs du lycée ou de Sciences Po. Ils sont jeunes. Ils peuvent imaginer qu'ils font partie du même monde et qu'ils feront leur vie ensemble, qu'ils resteront une joyeuse bande et qu'ils ne se perdront jamais de vue.

C. R. l'emmène sur la Côte d'Azur. Elle l'emmène à Val-d'Isère. Ils sont photographiés sur une piste de danse, dans la neige sur des chaises longues au pied d'un chalet, leurs skis plantés derrière eux, et encore à la table d'un repas qui semble être un banquet, avec des gens debout qui discutent derrière eux, tout le monde rit et parle, c'est une

photo pleine de bruits de conversations, de fourchettes qui tintent contre les assiettes et de musique lointaine, c'est peut-être un mariage.

Elle y pense, elle aussi, d'ailleurs. Ou elle espère. Elle attend, ce qui revient au même. Peut-être même qu'elle a des raisons d'espérer. Ses parents l'ont déjà reçu, et elle connaît les siens, qui sont de grands bourgeois. Il vouvoie sa mère, une grande femme mince et sévère en jupe longue et chignon. Ma grand-mère, elle, est en pantalon, cheveux courts ; elle porte, comme son mari qui fréquente des artistes, des pulls colorés rouges ou orange en avance sur les années 60, des chaussures sans talons. Il n'a pas fait sa demande encore, mais ils en parlent tous les deux. Ils vont en voyage ensemble en Italie. Ils parlent d'amour et se font des promesses. À 20 ans l'éternité ne coûte pas cher – on ne sait pas qu'il va falloir vieillir, d'abord.

Il n'est pas spécialement beau, C. R. Beaucoup moins qu'elle. Il a des lunettes aux branches et aux verres épais qui ne font que souligner son visage plein d'angles, un peu maigre. Son strabisme est assez prononcé. Qu'importe. Je suis peut-être un peu jaloux. Il est de bonne famille, se comporte bien avec ma mère, galamment et sans insistance. Il l'invite à l'opéra, au restaurant, la présente à ses amis. Il est joyeux – sur les photos il sourit toujours. Il a l'air amoureux, ou très fier de la femme à son bras, ce qui n'est peut-être pas tout à fait la même chose, mais disons qu'il est amoureux. Il écrit qu'il l'est. Je suis assez stupéfait de découvrir leurs élans, la passion dans leurs phrases. Il a l'air amoureux, même si j'ai l'impression que c'est elle, sur chaque cliché, qui le regarde avec admiration, ça se voit : quand elle le regarde elle donne le sentiment d'être très heureuse, et aussi de croire que c'est grâce à lui.

Pourtant elle est indépendante. Elle vit seule. Elle est sportive. Elle a du caractère. Mais lutter contre l'époque, et le milieu, et toute la littérature, c'est un peu trop, même pour une femme intelligente.

Elle me fait penser à ces héroïnes qu'on a longtemps lancées vers des destins tragiques, les Emma Bovary, les Anna Karénine. Elle me fait penser à *Giselle*, un des premiers ballets romantiques, Giselle et son amour aveugle pour Albrecht.

Ils passent leurs vacances ensemble en tenues décontractées dans des endroits chics.

Ça dure ainsi depuis trois ans. Je le calcule aux dates qui progressent, inscrites sous les photos collées sur les planches de

l'album. Ils se sont rencontrés à l'école et ils ont les mêmes goûts, notamment pour la lecture. Ils peuvent avaler des romans huit heures par jour. Le théâtre classique et la poésie romantique occupent dans leurs citations préférées le haut du panier, avec quelques philosophes allemands ou danois désespérés.

C'est un tombeau. Cet album, avec ses phrases qui vont de l'amour fou à l'abandon, ce n'est pas un récit écrit au fil de l'eau, c'est une tragédie, écrite depuis la fin. Elle choisit l'ordre des citations, et pour l'écrire, elle puise dans ses lectures et dans leurs lettres. Et ça ne lui fait pas peur, de dire la passion, alors qu'elle sait sa fin. Ce n'est pas humiliant. C'est une trace, un témoin. Cet amour, au moins, il aura existé.

Troisième hiver, troisième été. Les mêmes photos, à la campagne, au bord de la mer et à la montagne. Encore Val-d'Isère et je ne peux m'empêcher de penser que c'est là qu'elle m'a emmené pour découvrir le ski, la première fois, je devais avoir 10 ou 11 ans. La station avait beaucoup changé, bien sûr. Cela, elle me le dit à l'époque, elle me le répéta mille fois, tant que c'était étonnant. Ça avait changé. Qu'est-ce que je pouvais en savoir, moi ? Et je percevais clairement, je m'en souviens, une sorte de déception. On était tous les deux et j'étais heureux, je suivais les cours de l'école de ski française le matin, pendant qu'elle partait de son côté, skier seule. Elle était étrangement mélancolique. Il y avait quelque chose qu'elle ne retrouvait pas. Je comprends à présent que ce séjour dans la station – où nous ne sommes jamais retournés, était pour elle une sorte de pèlerinage sur les lieux d'un amour de jeunesse. Elle faisait son retour chez soi, elle aussi, à mon insu. Se servait de mes 10 ans, de mon désir de découvrir les sports d'hiver et d'une soi-disant tradition familiale – elle avait été bonne skieuse, partait hors-piste pour la journée avec les guides de la station – pour revoir, une fois, ces lieux où elle avait été heureuse et mené une vie très différente de celle qui fut finalement la sienne.

Elle s'est peut-être demandé quelle vie elle aurait eue. Et si elle avait perdu, à cause de cette histoire, quinze ans avant de rencontrer mon père. Mais elle n'aurait pas pu le rencontrer avant. Je l'imagine se refaire le film, les photos, les chalets, les banquets, les copains, les voyages, les dancings. Le petit fiancé qui avait les mêmes goûts, qui était bien gentil – un peu bigleux, mais gentil. Qui venait du même monde – c'est ce qu'elle croyait. Que ça eût l'air possible, à un

moment, une vie très différente de ce qui est arrivé finalement. Ce n'est pas une histoire de regrets. Bien sûr, qu'elle ne regrettait rien. On était là ensemble, elle et moi, son fils inespéré conçu à 39 ans, il n'y avait rien à regretter. Mais elle avait voulu revenir, et elle était revenue avec moi. Revenir sur sa vie, mesurer ses écarts et ses chemins perdus dans la forêt des possibles. On peut avoir de la nostalgie, sans regrets.

J'interrogerai plus tard par téléphone sa cousine qui l'a bien connue. Il s'est passé des choses que j'ignore, que je comprends seulement maintenant.

Elle a dû se repasser aussi le film du ressentiment.

Sa cousine me racontera l'année d'après, la préparation de l'ENA, et puis l'éloignement, et puis la séparation voulue par la mère qu'il vouvoyait. Celle-ci avait fini par lui choisir une autre fiancée, plus conforme sans doute à ce qu'elle se racontait sur son propre pedigree, ou sur le destin de son fils. À cette époque les fils de bonne famille épousaient des partis désignés par leur mère. En tout cas les fils de bonne famille sans courage et les mères fin-de-race le faisaient encore.

Ma mère a dû revoir les mots choisis pour dire adieu, les lettres, le désespoir, les sourires d'évitement, je ne t'oublierai jamais, tu es l'amour de ma vie, mais – quoi ? Elle a dû repenser aux serments bafoués, à la trahison, à la lâcheté – ce n'est pas ma faute, écrit-il. Ce n'est pas si grave, c'est la vie. Mais elle a dû revivre, cela ne s'efface pas, l'humiliation terrible de n'avoir pas pu se battre.

Albrecht avait fait semblant d'être libre. Avait fait des serments d'amour éternel. Mais il n'était pas celui qu'il prétendait être. Lorsque Hilarion, jaloux, révèle à Giselle qu'Albrecht est duc de Silésie et déjà fiancé à la princesse Bathilde, elle choisit de danser jusqu'à la mort.

Danser jusqu'à la mort, ça a dû être une tentation, alors.

Danser pour oublier.

Se livrer corps et âme, et reprendre son cœur.

Ça n'a pas dû être facile.

Jusqu'à la rencontre de mon père, quinze ans plus tard, je ne lui connais aucun amant. Je ne connais presque rien de sa vie alors.

Elle avait voulu revenir à Val-d'Isère avec moi, solder ses comptes et ne rien regretter. Peut-être qu'avec moi elle se sentait plus forte. Mais elle avait dû pleurer un peu, dans les rues qu'elle ne reconnaissait pas de cette montagne du passé qu'elle avait tant aimée, pendant que je

passais mon flocon.

Anne, Annie

Je n'ai pas essayé de danser. Pas comme elle dansait, elle – je n'aurais pas su comment faire. Mais je dois bien avouer qu'il y a quelque chose d'un peu magique dans ces miroirs. Quelque chose d'inhibant et d'exaltant en même temps. Quelque chose qui en appelle à la folie en nous, qui l'encourage. C'est que l'étrange image inversée du miroir nous invite d'abord à ne pas nous reconnaître. À nous faire la grimace.

J'ai d'abord connecté mon téléphone, puis mon ordinateur portable au réseau de la box que j'ai rebranchée dans le bureau. Je me suis aperçu que je n'avais pas pris la petite enceinte qui m'accompagne pourtant presque partout. Que j'allais manquer de musique.

J'ai commencé à prendre des notes sur un carnet. J'ai arpenté le studio, le téléphone en main devant mon visage comme un micro, dictant à voix haute tout ce que je voyais, tout ce que je pouvais dénombrer, décrire, pour m'en souvenir. J'ai pris des photos. Pour plus tard, tout ça. Et peut-être que ça ne servira même pas.

Je suis de ces écrivains qui accumulent d'ordinaire beaucoup de documentation avant d'écrire. Les romans, ça avale le monde et la vie, tout pareil, sans distinction de ce qu'on a lu ou vécu, ou simplement observé. Je lis de la poésie, des récits de vies, des enquêtes de journalistes, des essais, des romans, des ouvrages scientifiques ou techniques. Je voyage. J'interroge des gens, des professeurs, des ingénieurs, des techniciens, des ouvriers, des chômeurs avec la même avidité gourmande. Une vie en vaut bien une autre, tant qu'on peut la raconter. Et toi, tu es qui ? Tu viens d'où ? Tu fais quoi ? – Toutes les vies finissent par faire des phrases. Je noircis des carnets, pour me rassurer peut-être, me dire qu'il n'y aurait qu'à recopier, que cela remplirait des pages. Mais ça ne se passe jamais ainsi. Je déroule de

grandes feuilles de papier japonais que je scotche verticalement au mur de mon bureau, et sur lesquels je réunis les notes que j'ai prises, sous forme de dessins, de photos, de projets de plans et d'enchaînements, de citations que je recopie. C'est une façon de réfléchir. D'avoir tout sous les yeux. Quand j'écris, ensuite, je travaille de mémoire et d'après les bandes de papier que j'ai accrochées au mur. Je ne me sers plus des carnets que pour vérifier une information, retrouver une formulation exacte. Je ne cherche pas à être exhaustif. Je vais très peu sur Internet. Le hasard des archives fait partie de la quête.

J'ai disposé un des deux fauteuils près de mon campement, non loin d'une prise électrique. Je peux écrire, l'ordinateur portable sur mes genoux – en tailleur sur le parquet ce n'est pas si confortable. J'ai scotché, en montant sur une chaise, une longue feuille de papier japonais sur le miroir central, le long du plus grand côté, juste derrière la chaîne hi-fi. Noté des dates, des noms de postures avec de petits dessins. Je fais des listes, bruits, piano, miroirs, douche, escalier, Velux, parquet, musique, vestiaire, Giselle, Cuevas, Béjart, Mickaël. Des questions pour plus tard. La date de la tournée de l'Opéra qu'elle a accompagnée à Moscou, celle en province où elle a eu l'occasion de danser avec le corps de ballet – une danseuse s'était blessée, mais je ne sais plus si c'était à Rochechouart ou à Brantôme. Je note d'appeler sa cousine plus tard. Une photo d'elle en robe de bal. Un vieux papier froissé où elle a noté l'enchaînement des mouvements de la barre. Des idées de titres. Des idées de chapitres.

Il est minuit, passé de dix minutes, lorsque résonne dans le studio le bruit que fait l'ordinateur en démarrant, cette espèce d'accord long, soutenu, un peu mystérieux dont les collectionneurs et les geeks, sur les forums, discutent pour savoir s'il s'agit d'un *fa* ou d'un *fa* dièse majeur, ou d'un *do* trafiqué par le pitch du synthétiseur pour lui ressembler. D'où je suis assis, je peux me voir dans deux miroirs, le grand qui occupe tout le mur opposé à l'escalier de l'entrée, où j'ai disposé mon rouleau de papier de biais à cause de la forme en trapèze de la pièce, et celui du fond, en face de moi bien parallèle, mais beaucoup plus lointain. Je crée mon fichier et je lui donne un nom, « Studio », qui ne sera pas le titre puisqu'on utilisera l'adresse du studio – le titre de travail n'est jamais le titre définitif qui fait l'objet de longues discussions avec mon éditrice, Alix Penent. Ce soir je fais la

conversation seul – dans le miroir c'est plus facile de parler seul, il y a mon reflet qui me regarde en souriant.

Nous passons en revue tous les deux les titres de Saint-Germain-des-Prés. J'aurais pu lui donner un nom d'objet, *Le Piano*, *La Barre* (Minuit), ou bien un groupe de mots, un titre comme une expression, plus ou moins énigmatique, *Une chambre sous la cour*, *Le Palais des miroirs* (Gallimard), un titre-phrase, performatif, *Ma mère était danseuse*, *Sourire aux fantômes* (Actes Sud), un titre à la con mais à la mode, *Que faire de la météo ?* (POL), ou un simple verbe, *Danser* (chez n'importe quel éditeur), un titre citation, à la fois tendre et intello, *Deux ou trois choses que je sais d'elle*, *J'ai fait danser tant de malentendus* (Lattès). Mon reflet rit. Ou un simple prénom, *Anne*, *Annie*.

Longtemps, ma mère a eu deux prénoms. Celui de l'état civil, Annie, elle ne l'aimait pas, trouvait qu'il faisait trop province ou qu'il était trop daté, ou trop tendre et petite fille, je ne sais pas, je ne l'ai découvert, stupéfait, qu'à sa mort. Celui qu'elle utilisait, Anne, je croyais que c'était son véritable prénom. J'ai cru tant de choses. Je n'ai jamais su son âge non plus. Elle me l'avait toujours caché.

Je me souviens d'un exposé, commandé par une maîtresse à l'école primaire, où il s'agissait de nous faire réaliser un arbre généalogique. Ma mère avait refusé de donner sa date de naissance. J'avais râlé, pleurniché, comme font les garçons avec leur mère, essayé de la lui soutirer, d'abord par peur de la mauvaise note, changée assez vite en une curiosité aiguisée par son refus. Elle s'était étranglée, avait protesté avec une véhémence que je ne lui connaissais pas, jugeant la maîtresse aussi indiscrète que mal élevée, et balayant son injonction d'une formule définitive – on ne demande pas son âge à une femme. Je pense que, même devant des policiers ou des juges, ma mère aurait très mal pris qu'on lui demandât son âge, et les aurait envoyés promener, convaincue que les lois du monde et de l'usage valaient bien celles du code napoléonien. Devant mes supplications enfantines, elle avait fini par mentir ouvertement – tu n'as qu'à marquer 1950, et s'était ainsi rajeunie de 15 ans, ce à quoi je n'avais évidemment vu que du feu.

Ce n'est pas tout à fait faux, que la beauté n'a pas d'âge. Et c'était tout à fait certain, que ma mère était belle. Elle était très menue, mesurait 1,58 m, chaussait du 35 – et demi, précisait-elle –, n'avait pas une ride, surveillait son régime, continuait à danser, ce qui lui

donnait une allure juvénile.

Je n'ai découvert son âge qu'au moment de son décès, avec les papiers officiels et toutes les démarches qu'il a fallu entreprendre alors. Et bien sûr, les papiers officiels disaient vrai. Mais la vérité des gens, c'est aussi leur désir.

Sur mon rouleau, une photo d'elle, en robe de bal. Jeune et sans âge.

Perec

Je me souviens de ma mère.

Je me souviens de détails qui parlent de son corps. Que son rouge à lèvres était rouge, un rouge vif et vibrant, sans nuance d'orange ou de rose, sans violet caché, un rouge à lèvres rouge, simplement, comme du sang.

Je me souviens qu'elle ne se remaquillait jamais en public. Elle disparaissait à la fin du repas, les samedis de la Mascotte avec ses amies, après la classe de danse, et elle revenait, les lèvres rouges. Son maquillage était une magie dont on ne devait pas surprendre les trucages. Ses yeux, soulignés seulement d'un trait de crayon noir et de mascara, ses yeux, noisette disait-elle, étaient d'un marron chaud et orangé que je n'ai jamais rencontré chez les noisettes et dont la paupière, ourlée de noir, partait de l'orbite sous un sourcil arqué bien droit comme une arabesque, sa paupière dessinait l'amorce d'une sphère, la forme de l'œil, d'une manière que j'ai toujours trouvée tendre ou sensuelle, sans trop savoir pourquoi, comme tous les endroits du corps ou des lignes saillantes – ses yeux, ses aisselles, ses hanches – rencontrent des courbes – ses paupières, sa poitrine, son ventre. Je lui dois ainsi, je crois, certaines émotions érotiques qui m'habitent encore. La beauté que je mets dans les corps.

Je me souviens qu'elle avait sur la cuisse droite une tache de naissance toute ronde, rouge lie-de-vin, qu'elle attribuait à un rêve de pruneau qu'avait fait sa mère, enceinte.

Je me souviens qu'elle ne portait jamais de pantalons, seulement des jupes ou des robes, et des chaussures à talons plats ou des bottes de cuir marron ou bordeaux. Ses couleurs étaient japonaises, marine et vert sombre, sienne, orangé, rouge. Elle avait des couleurs d'automne.

Je me souviens que son parfum était plutôt celui d'un soir d'été. Il

faisait flotter autour d'elle des notes légères de bergamote et de fleur d'oranger qui tournaient vite, sur sa peau de brune, à quelque chose de plus poivré que je ne distinguais pas, dont le parfumeur sur son site annonce qu'il s'agit d'œillet, flottant dans un nuage poudré d'iris et de violette. C'était un parfum envoûtant qui n'était pas sucré, plein de fleurs épanouies, à la fois fraîches et capiteuses. Il était toujours là, dans l'air autour d'elle et dans l'armoire de ses manteaux de l'entrée, une petite armoire russe ornée de fleurs peintes. Je m'approchais de son cou quand elle m'embrassait pour le sentir mieux. Il me paraissait rouge et fuchsia jusqu'au violet, très gai, luxueux et sophistiqué. Le mystère de ce parfum résidait dans son nom, L'Heure bleue, qui évoquait le début d'une soirée italienne, l'annonce de la nuit, les conversations qui traînent dans un ciel alangui. Il imprégnait ses vêtements, ses foulards. Longtemps je l'ai conservé sur une étole qui a fini par le perdre et n'est plus, sur le dossier d'une chaise dans ma maison de campagne, qu'un tissu à l'odeur de laine et de bois, où traîne un parfum lointain et indéfinissable de femme, comme un souvenir de fleur.

Je me souviens qu'elle ne sortait jamais sans ses gants.

Je me souviens qu'elle fumait des Gitanes quand j'étais enfant, dont j'ai toujours pensé que c'était une cigarette d'intellectuel, et puis plus tard des Marlboro légères. Un soir, dans la cuisine, je lui ai demandé si je pouvais allumer sa cigarette. C'est devenu un petit rituel entre nous, pendant quelques semaines, et puis elle a décidé d'arrêter de fumer.

Je me souviens qu'elle avait vu le lac sous l'Opéra de Paris.

Je me souviens que sa coiffeuse venait chez nous. C'était une coiffeuse du salon qu'elle fréquentait depuis des années, avenue Montaigne, à deux pas du studio, et qui n'avait par contrat plus le droit de s'établir à Paris. Elle venait à la maison l'après-midi. Elle lui coupait les cheveux au carré et rectifiait la frange bombée qu'elle portait sur le front. Elles s'installaient sur une simple chaise de cuisine en cannage de rotin, près de la véranda pour profiter de la lumière du jour. Les pointes de ses cheveux tombaient par mèches sur une serviette blanche disposée au sol. Elles bavardaient. Elles parlaient des Champs-Élysées comme d'un quartier vivant et parisien où l'on croisait des bandes de jeunes gens échevelés, des artistes, des danseuses de cabaret et des couturiers fantasques. Je la trouvais mystérieuse, ma mère. Comme une vie secrète elle continuait, pendant

la semaine, de vivre dans son monde, par son travail au Conservatoire des arts et métiers et par les cours de danse qu'elle suivait au studio de l'avenue George V, elle continuait de fréquenter ce Paris où elle avait ses adresses, ses boutiques, ses habitudes. Elle venait d'un autre monde et moi, je le rêvais par la fenêtre, le soir, en observant au loin les lumières exotiques de la ville, depuis notre colline de banlieue. Je ne le comprenais pas alors, mais cet autre monde était aussi une autre époque.

Je me souviens qu'elle aimait le cinéma italien et Jean Marais, et Marcello Mastroianni. *Les Nuits blanches* de Visconti, en 1957, qui les réunit autour de Maria Schell, racontait une histoire qui je crois la touchait profondément. J'ai appris dans son album de photographies, celui que j'appelle le tombeau de son premier fiancé, qu'elle aurait pu être, cette année-là, la Natalia qui attend sur un pont le retour promis de son grand amour. Qu'elle aurait tout lâché alors pour le suivre à nouveau.

Je me souviens qu'elle ne m'en a pourtant jamais parlé, de son premier amour. Jamais.

Je me souviens qu'elle lisait Pouchkine. La traduction est de lui :

Je vous aimais… et mon amour peut-être
Au fond du cœur n'est pas encore éteint.
Mais je saurai n'en rien laisser paraître.
Je ne veux plus vous faire de chagrin.
Je vous aimais d'un feu timide et tendre,
Souvent jaloux, mais si sincèrement,
Je vous aimais sans jamais rien attendre…
Ah ! puisse un autre vous aimer autant.

Je me souviens qu'elle avait voté Giscard, l'année de ma naissance, et que c'était un président qui jouait au tennis et de l'accordéon. Elle avait suivi à Sciences Po les cours de Raymond Aron et de Raymond Barre, ce dont elle avait conservé une sorte de fierté lorsque celui-ci était devenu Premier ministre. Elle était proche de Dominique Baudis, de la même promo qu'elle, je crois. Simone Weil, plus âgée, avait toute son admiration. UDF, c'était le nom de ce parti politique qui n'existe plus, la frange sociale-démocrate du libéralisme. Elle n'avait aucun respect particulier pour de Gaulle. Elle haïssait les communistes, parce qu'elle avait vu Moscou et lu Soljenitsyne. Elle était scandalisée par les propos de Le Pen et sa bêtise. Elle disait « Mit'rand » au lieu de Mitterrand, quand elle parlait de lui avec ses

amies, parce qu'elle était quand même de droite. Elle respectait pourtant Rocard. Elle avait connu deux guerres. Elle était une fervente militante européenne, mais contre l'imposition par l'Allemagne du traité de Maastricht. Elle était fédéraliste je crois, une famille que la diplomatie de la guerre froide et la médiocrité du personnel politique national ont reléguée aux oubliettes. Elle était une enfant de l'après-guerre, et ce n'était pas facile, sans doute, d'être à la fois généreuse et intelligente, et de vivre dans un monde où l'on est obligé d'être thatchérien pour ne pas être stalinien. Je regarde aujourd'hui le paysage désolé des populismes, des nationalismes, le retour des fanatismes religieux. Et je me dis que ça ne va pas être facile non plus, et que décidément Rocard nous aura manqué, à tous.

Je me souviens qu'elle ne s'énervait jamais. En parlant de « Mit'rand », parfois, mais ce n'était pas de la colère. Comme tout le monde en démocratie, elle pensait simplement qu'elle avait raison. Une fois pourtant. Lorsque nous nous sommes retrouvés au studio pour son cours du samedi – j'habitais là –, elle m'a dit en se rhabillant, le regard plein de colère : *Ils ont osé bombarder Dubrovnik ! Tu te rends compte ? Même les nazis n'ont pas osé. Les salauds !* Et ce qu'elle dénonçait, ce qui la mettait en rage ce matin-là, plus que les morts eux-mêmes – dans une guerre il y a des morts –, c'était qu'on ose détruire des œuvres d'art, des palais de la Renaissance et des basiliques, *la perle de l'Adriatique. Tu te rends compte ?* Non, j'avais 17 ans, je lisais Rimbaud, j'étais amoureux, je ne me rendais pas compte.

Je me souviens qu'elle recrutait les secrétaires du laboratoire d'économétrie qu'elle dirigeait au Conservatoire des arts et métiers – elle disait les « dactylos » parce que leur tâche était essentiellement de taper à longueur de journée, en trois exemplaires avec du papier carbone bleu, des lettres, des rapports et des cours. À l'entretien d'embauche, elle leur posait invariablement la même question : *est-ce que vous jouez du piano ?* – convaincue que cela les rendait beaucoup plus compétentes et rapides.

Je me souviens qu'elle s'était elle-même remise au piano, sans professeur, lorsque j'ai commencé à l'apprendre moi-même. Elle était beaucoup plus assidue que moi et a progressé bien plus vite, mais ânonner son Mozart l'intéressait finalement bien moins que l'écouter dans une interprétation de Barenboim ou de Perahia. Nous avons arrêté ensemble et le piano est resté dans l'entrée. Certains soirs elle

en jouait pourtant. Je m'en souviens, c'était des soirs de contrariétés. Des soirs où la solitude lui pesait – même quand il était là, il arrivait à mon père de disparaître. C'était sa façon à elle de remplir l'escalier de sons, de peupler la maison. Comme lorsque je chantais à tue-tête en rentrant de l'école. De protester contre la réalité.

Je me souviens qu'elle était allée à Berlin bien avant que le Mur tombe. Nous y sommes retournés ensemble dès après sa chute. Ce fut notre premier voyage ensemble et la première occasion, pour moi, de voir *Les Ailes du désir* avec elle. Nous marchions toute la journée. Nous dormions à Kreuzberg qui était encore, à l'époque, un quartier turc et populaire émaillé de bars punks, et j'ai eu encore le sentiment, dans cet endroit qui décidément ne lui ressemblait pas mais qu'elle avait tenu absolument à *revoir*, qu'elle avait eu plusieurs vies, ma mère, et qu'elle m'emmenait là sur des traces qu'elle seule discernait encore dans la poussière à peine retombée du mur.

Je me souviens qu'il fallait tout voir, tout lire, tout visiter, tout connaître. Que je pouvais aussi bien faire des mathématiques que de la musique ou écrire des poèmes, être comptable comme Pessoa ou centralien comme Boris Vian, chauffeur de taxi ou pizzaiolo, que tout cela c'était la vie, c'est-à-dire beaucoup de hasards, qu'on s'en fichait complètement, tant qu'à la fin les choses étaient bien claires : que le sel de la vie, c'est l'art, la beauté qui nous traverse, qui nous foudroie, qui nous ferme la bouche. Tant qu'on est capable de voir ça. D'avoir cette émotion. De pleurer en lisant un livre ou devant un tableau, un film, une musique, ou le visage de celle ou de celui qu'on aime, la vie vaut la peine.

Je me souviens qu'elle était heureuse, et très gaie. Mais je ne me souviens pas de son rire.

Je me souviens de son sourire. J'ai bien dû la voir triste parfois ou préoccupée, comme tout le monde. Mais ses yeux tendres, ses sourcils arqués répétant la pointe de ses cheveux sur son front haut – la marque des artistes –, son nez fin et délicatement relevé, sa frange espiègle et ses cheveux épais et noirs sur ses épaules toujours basses, ses dents parfaites dont l'une des incisives était très légèrement cassée ou décalée, ses poignets fins, ses jambes de danseuse, tout son corps menu et souple à la fois n'était fait que pour la joie de me sourire et de m'ouvrir ses bras.

Je me souviens qu'on disait que j'avais son sourire. Je l'ai peut-être

encore.

Qu'en dira-t-elle ?

Je me demande bien ce qu'elle en dirait, de mon trouble à revenir là, dans ses pas, ce soir. À me poser, dans le fond, des questions sur moi-même. À traquer dans ma mémoire trouée des souvenirs de nous qui me diraient qui elle est. Dans les photos et les lettres, une archive d'elle oubliée qui me dirait qui je suis. Elle m'a toujours tout permis, tout autorisé. Est-ce qu'elle m'a appris la persévérance, ou la liberté ? Est-ce qu'on peut quitter une vie de famille, même heureuse, pour se remettre à rêver ?

Après sa mort, je n'ai plus rêvé. La nuit, je veux dire. Façon de parler. Je ne me suis plus souvenu de mes rêves. Par un réflexe de défense au début, à cause des cauchemars où je la revoyais, à l'hôpital Saint-Louis au milieu des machines de soins intensifs, nuit après nuit, jusqu'à ce que j'arrête de m'en souvenir. Puis par habitude, sans doute. J'en avais fait une marque de fabrique. Je disais : Je ne rêve plus la nuit, j'écris. Et enfin, par renoncement, j'imagine. Et je me demande si c'est une image de ma vie. Pourtant s'il y a de la beauté, et de l'amour, et du bonheur, et de la joie encore, si c'est permis, il est peut-être temps encore. Le vent qui souffle par sa mort n'a pas encore emporté mon cœur.

« Retour chez soi » – quelle blague ! Au moment d'en partir et de causer tant de douleur autour de moi. Mon Dieu, aura-t-il fallu revenir sur mes pas, pour quitter ma vie ?

Je ne saurai jamais le lien secret entre ce retour longuement préparé, ces allers-retours dans mes souvenirs et ceux de ma mère, ceux que je retrouve et ceux que j'ignorais, entre ce livre et le tournant que prend ma vie, je ne saurai jamais comment les choses se

seront tissées, entremêlées malgré moi. Peut-être qu'écrire cette nuit, c'est la façon que j'ai trouvée de poser tout ce fardeau sur la table comme une question sans réponse.

Poser ma vie, poser mon cœur, comme une question.

Dis, ma mère, est-ce qu'on peut passer de Giselle à Cendrillon ?

La nuit avance et je me sens bien. La nuit avance et je me dis que je ne reviendrai pas. C'est où, chez moi ? Est-ce que c'est toujours chez quelqu'un ? Dis, ma mère, toi qui m'as appris l'amour et la beauté, et le goût de la liberté, est-ce que c'est toujours chez une femme ?

La nuit avance, douloureuse et prometteuse comme un rêve.

Mon reflet danse

Je me lève et je m'approche de la chaîne hi-fi installée au milieu du studio, devant le grand miroir. Posé sur un tabouret, un amplificateur à l'ancienne surmonté d'un lecteur de CD présente sa façade noire mate ornée d'un énorme bouton de contrôle du volume. Il n'y a pas de disque posé sur le lecteur. Je ne saurai pas sur quelles musiques les danseuses d'aujourd'hui font leur barre, mais en inspectant les branchements à l'arrière de l'ampli, je comprends qu'un petit boîtier doit servir de dongle sans fil auquel je vais pouvoir connecter mon téléphone.

Je m'installe face à la chaîne et aux miroirs.

Je cherche dans mon téléphone cette version de l'impromptu de Schubert par Maria João Pires, dont le premier accord remplit soudain tout l'espace du studio comme une explosion, bientôt suivie d'un silence et des notes légères et assourdies égrainées avec une hésitation feinte, s'insinuant en moi et s'aventurant dans ma mémoire à pas de fées comme sur un sentier forestier nocturne, attentif aux bruits de la nature, aux craquements furtifs des branchages et aux cris des animaux qui l'habitent, aux esprits qui s'y dissimulent.

Mon corps dans le miroir – mon corps ou son reflet – esquisse un mouvement, une ondulation lente qui part du haut, des cervicales qui s'assouplissent et font rouler la tête à droite, à gauche, et c'est encore mon reflet qui abaisse mes épaules et les tend vers l'arrière, se redresse pour que leur ligne horizontale dégage le cou et son mouvement de roulis, et dessine avec la colonne que je sens dans mon dos une équerre qui serve de base, de tuteur ou de rampe de lancement au corps qui se met à bouger lentement autour d'elle, muscle par muscle détachés les uns des autres tirant sur chaque vertèbre comme si tout cela pouvait devenir souple comme un serpent

qui danse – un instant l'image d'une chevelure brune, je ne sais si elle vient du poème ou de ma mère, de perles de sueur sur les épaules et la gorge, et l'odeur réminiscente d'un parfum floral et lointain. Tout s'articule et mon corps lui-même se met à onduler légèrement dans le miroir. Je ne cherche pas à danser, seulement à suivre la musique et traduire en rythme dans mes muscles le rythme des notes magiques qui sortent de l'enceinte. Je rentre le ventre pour que la colonne tienne droit sur le bassin comme un bouchon de ligne sur un flotteur et je libère mes bras pour qu'ils s'écartent de mon buste et cherchent, eux aussi, mimant un vol rêvé et doux comme battant des ailes au ralenti, à capter en mouvements la musique, que cette merveille des deux mondes – à la fois un son et une onde, à la fois du réel et de l'invisible, comme disait Antonin Artaud – se traduise dans mon corps par ces saccades légères que je ne contrôle pas complètement, que je ne contrôle plus, me contentant de garder la tête suspendue au-dessus du reste de mon corps, les bras libres autour de mon reflet, les jambes qui passent d'un appui à l'autre pour marquer le rythme et garder l'équilibre.

Ma serviette s'est détachée de mes hanches et je la pousse du pied pour l'envoyer glisser plus loin sur le parquet de bois. Je ferme les yeux parce que je ne suis pas complètement à l'aise avec l'idée que je suis en train de danser nu, la musique à fond lançant ses envolées et ses variations entêtantes vers la nuit, dans ce studio où je ne suis qu'un passager clandestin sur le pont d'un vaisseau fantôme.

Pourtant, mon reflet danse lorsque j'ouvre les yeux.

Mon reflet danse. Oh, pas comme un danseur. Même pas comme un jeune homme, mais assez libre je crois – d'ailleurs c'est quelque chose que je n'aurais jamais fait à vingt ans. J'y pense souvent. Il m'aura fallu vieillir pour aimer danser. Pour aimer fermer les yeux et danser, et me foutre de ce que les miroirs ou les regards diront de moi. Danser toute la nuit. Légèrement ivre parfois, pour se laisser aller, s'autoriser, danser comme s'oublier, se déprendre de soi, de toute la Société et ses costumes, en devenant une musique et un corps qui se laisse posséder. Danser, sur n'importe quoi. Danser n'importe où, et ça m'est arrivé dans une pizzeria, entre deux tables, dans une cuisine, dans une chambre seulement en fredonnant. Danser et ne plus sentir la fatigue, l'épuisement. Se couvrir de sueur. Danser comme en transe. Jusqu'à l'aube avec les Wilis et Giselle amoureuse. Danser ensemble et sourire

aux amies. Laisser le corps prendre le contrôle sur les pensées en perdant le contrôle sur lui-même.

C'est avec l'âge et contraint d'en prendre soin que j'ai appris à apprécier non pas mon corps qui n'a rien d'athlétique, mais les plaisirs qui s'ouvrent en lui dans l'effort et dans l'abandon, et dont il est la clé. Ce curieux mélange de maîtrise et de lâcher-prise qu'on ne trouve sans doute à ce paroxysme, jusqu'à l'extase merveilleuse, que dans la danse et dans l'amour.

J'ouvre les yeux et mon reflet danse. Mon reflet danse à poil dans la glace – je lui fais la grimace. Je pense aux miroirs des salles de bains de mon grand-père.

Je pense à ma mère, Annie, Anne ou Giselle.

À ses désirs, à 17 ans, quand elle avait l'âge que j'avais, moi, quand j'ai vécu ici et fréquenté, sans le savoir, avant qu'elle parte, le fantôme de sa jeunesse éternelle et des plaisirs de son corps.

Musique, Maestro !

À la suite de l'impromptu de Schubert, je lance un vieux Nick Cave des années 80, la musique que j'écoutais il y a trente ans, quand j'habitais là et que je découvrais en retard sa discographie – la musique n'était pas encore un flux et les disques, comme les livres, semblaient imprimés pour durer. C'est l'époque de *From Her to Eternity* et du film de Wim Wenders, *Les Ailes du désir*, où le concert hypnotique du dandy punk – chemise de soie rouge et gilet de costume trois-pièces – dans un ancien hôtel berlinois désaffecté depuis la guerre marque un tournant du film : le moment où l'ange, interprété par Bruno Gantz, qui a suivi la trapéziste dans son errance nocturne – Marion belle et fragile, puissante et fêlée, humaine, en somme : c'est ce qu'il voit et c'est ce qu'il comprend, lui, l'ange. C'est le moment où il décide de tomber amoureux d'elle, de la rencontrer, de l'aimer, le moment où il abandonne son éternité d'ange pour la douleur et la beauté de sa vie à elle.

Ce n'est pas un sacrifice. C'est au contraire un choix de vie, de désir et d'amour. Tout au long du film, la vie de Marion est tournée en couleurs, quand celle de l'ange est en noir et blanc. Le choix de l'ange, dans *Les Ailes du désir*, c'est donc celui de troquer une éternité grise contre une vie en couleurs. Une intensité, même brève, même douloureuse, vaut mieux qu'un paradis d'ennui. Tout, sauf le champ des asphodèles. James Dean contre l'EHPAD. C'est le renversement du pari de Pascal, sans la douleur des romantiques.

Ma mère était de cette génération-là. Née la même année qu'Elvis, elle avait 20 ans exactement, lorsque James Dean s'est tué (lui en avait 24), dans les mêmes circonstances que le film sorti cette année-là, en voiture, à tombeau ouvert, *La Fureur de vivre*, en 1955, la même année que la lecture publique de *Howl* par Allen Ginsberg à San

Francisco.

La *Beat Generation*, l'invention du *rock'n'roll* et de la jeunesse. La dépense, pas le sacrifice. L'intensité de la vie, et le prix à payer. Le mépris du danger. Je prends tout, malgré tout.

Après il y a eu Mai 68 au Quartier latin, le *Summer of Love* à Berkeley et toutes ces conneries hippies sur la paix et l'amour qui se sont bien vite transformées en cotations boursières et en individualisme forcené. Plus de prix à payer. L'expérience morale s'est transformée en pure consommation.

Le choix de l'ange dans le film de Wenders est aussi un choix étonnamment catholique si l'on y réfléchit, qui lie le mystère de l'incarnation aux péchés de la chair, et qui ressemble à *La Dernière Tentation du Christ*, très beau film inspiré lui aussi, sur l'amour lui aussi, catholique lui aussi, qui suscita un an plus tard une vive polémique et des attentats de la part des milieux pourtant catholiques mais d'extrême droite, qui commençaient à se réveiller, avec quelques années d'avance sur les islamistes – Dieu peut toujours compter sur les cons pour saccager ce qu'il y a d'un peu profond dans son message.

Ma mère adorait le film de Wenders. Nous l'avons vu plusieurs fois ensemble. La vie grise et la vie en couleurs. Ne pas renoncer. Ne pas oublier sa chair. Ne pas oublier son enfance. Danser, sur les pointes entre ciel et terre, comme Marion sur son trapèze. Aimer, puisque c'est le sens de la vie – jusqu'à en mourir, Giselle. Aimer et créer, c'est la même chose.

J'enchaîne avec un disque de cette année-là, l'année du bac, avec le téléphone c'est facile. Parmi ceux qui sont dans ma discothèque, que j'ai eus physiquement entre les mains sous forme de CD ou de cassette pirate, il y a les Pixies (cassette) et Nick Cave (CD), *Nevermind* de Nirvana (CD) et les Red Hot Chili Peppers (vinyle, je ne sais pas pourquoi). Bien sûr, il y a aussi des gens qui écoutaient les Guns and Roses ou Étienne Daho, la même année, mais je ne leur parlais pas, à l'époque. Ma seule concession à la chanson française, c'était Philippe Léotard et sa voix brisée de poète au cœur fracassé, au corps lourd, à la Tom Waits entre le punk lettré et le clochard céleste, un digne fils de Rimbaud et du rock.

Je mets *Nevermind*. Aussitôt surgissent les images, les copains, les fêtes, les transes qui ne sont pas des danses, à balancer sa tête en tous sens en sautant sur place ou en arpentant la piste à grandes

enjambées, les épaules qui battent le rythme et la tête qui part vraiment n'importe où, fait des cercles, tourne tourne comme si le but, c'était de tomber à la fin de la chanson, mi d'épuisement, mi de vertige. Je revois les bières, leurs bouteilles de verre qui se tordent comme des tableaux de Dalí, dans les braises d'un feu qui a fini par mourir avec la nuit. Je revois les couples qu'on n'appelle pas comme ça, les copines qui nous en font voir, à se faire désirer, à juger notre façon d'embrasser, à discuter entre elles de nos petits défauts de fabrication. Les copines pourtant, on irait les chercher en scooter sur la lune. Je revois les nuits des bords de Seine, les quais de l'île, les feux qu'on allumait là avec des planches de travaux, les flics qui passaient vérifier que tout allait bien, que personne ne tombait à l'eau, Éteignez-moi ça et restez tranquille, les jeunes, Oui m'sieur l'agent – aujourd'hui tout ça finirait en garde à vue avec des bleus dans le dos. Je revois les virées de l'aube, on prend la voiture, on roule jusqu'à la mer. Les baisers, affalés de fatigue, dans les dunes, sur la grève, après un bain trop froid à attraper la crève. Toutes les images qui vont avec Nirvana. Les copains qui jouent de la guitare. Les cheveux longs – j'en suis, à cette époque-là. Ceux qui se défoncent aussi, et ceux qu'on a perdus depuis. Tout ça défile les yeux fermés. Quand je les ouvre, mon reflet a fini de danser. Je secoue la tête comme pour m'ébrouer, mes épaules tombent. J'ai de la sueur au front et sur le torse. Mon sexe pend entre mes jambes blanches. C'est difficile, de vieillir.

Je vais chercher mon caleçon au vestiaire. Mon tee-shirt a séché sur un radiateur en fonte. Le jean, c'est plus compliqué, mais je peux m'en passer pour l'instant.

Je vais avoir 50 ans dans deux semaines, et aucune envie de fêter mon anniversaire. Je vois ça aussi, dans les miroirs qui m'entourent.

– Miroir, mon beau miroir, toi qui gardes la trace des fantômes, dis-moi : j'en suis où, depuis mes 17 ans ?

L’amour à 17 ans

L’amour, à 17 ans, je m’en souviens aussi.

Sous tes doigts à tâtons je découvre mon corps. En soupirant, le creux au ventre, j’apprends le vol en chute libre dans un ciel bleu, le vertige. La caresse infinie et le goût de ta peau. Mes cheveux emmêlés de sueur. Les doigts qui se crochent et nos mains qui se serrent. Nos bouches qui se cherchent et nos langues qui se tordent et se tendent et se lèchent dans tous les endroits secrets du cou, derrière les oreilles et dans les clavicules, sur les seins et sous les aisselles où ils naissent, nos bouches qui s’attrapent et se mordillent sans les dents, se goûtent, se happent et s’apprennent par cœur, du bout des lèvres, sur les épaules et sur les fesses, et dans les cuisses, et sur le ventre où le nombril est une étoile polaire, un centre autour duquel le haut peut devenir le bas.

Oh ! – reconnaître le souffle court et le cœur qui s’emballent comme s’ils couraient en descente, qu’ils dévalent une pente de plus en plus raide et que ça se met à aller bien trop vite, trop vite, trop, qu’on sent comme une chaleur, une bouffée de manque d’air, quand chaque respiration devient un soupir, né dans la gorge avec des grains de sable, d’une voix syncopée comme un vent qui rafale, dans ma poitrine comme dans un ciel.

Oh, là là ! – surtout ne pas fermer les yeux, apprendre à te regarder, à soutenir ton regard qui s’évanouit, s’envole, et revient se planter dans le mien, les yeux fendus, les yeux comme un soupir, quand la chaleur est trop forte et le souffle trop court, et le cœur trop rapide, trop.

L’amour à 17 ans, je m’en souviens comme si j’avais 17 ans.

J’ai le cœur sidéré.

Au bord d’un battement comme du vide, au bord d’une seconde

infinie.

J'ai le cœur en surchauffe et tout à coup ça vient d'en bas, des profondeurs, ça vient du ventre comme une peur qui lâche : une digue, un barrage vient de sauter sans prévenir.

Une vague renverse tout, le corps, l'esprit avec, et ce qui reste de moi, bien plus rapide et plus vertigineuse que tous les vertiges, et monte, et monte, s'accélérant encore, ne laissant qu'un trou dans le ventre derrière elle, un creux où l'on se noie, où l'on finit par se noyer.

J'ai crié sans même m'en rendre compte, en même temps que toi.

Le temps s'est arrêté pendant quelques secondes.

Il y a un instant, les yeux fermés, le souffle suspendu, on croit qu'on peut tenir la note, mais elle est déjà perdue. On voudrait retenir le temps, l'empêcher de reprendre son cours, rester là-haut, dans le vertige et dans la chute, rester là-bas, rester au creux de la vague creusée au fond de soi, et mourir là, maintenant, dans la tempête intérieure emporté par la houle, mourir sans chercher à se battre, comme on se noie, échoué, naufragé de l'amour, secoué de spasmes et de frissons.

Ne pas glisser, ne pas revenir, ne pas devenir, sur les draps du rivage, ce rescapé qui se souvient de la tempête sur la plage.

Oh là là – mourir, mais dans tes bras.

Ne pas faire de ma vie qu'un souvenir de toi.

– Ou bien recommencer.

Ne jamais y renoncer, à tous les vœux, tous les désirs, ne jamais croire qu'il peut y avoir d'autres vies, d'autres choix, que l'amour avec toi.

Tenter de demeurer à la hauteur.

Ne pas s'éteindre le cœur.

La nuit s'étire

Alors que les heures passent, minuit, puis une heure du matin, je réalise que je n'ai même pas commencé ce voyage. Une nuit. J'ai décidé d'essayer de ne pas dormir. Cela m'avait paru immense. Mais je comprends alors que c'est peu. J'ai arpenté, tremblant, le parquet de chêne sans trop savoir moi-même ce que j'y cherchais. J'ai compté les miroirs, la longueur des murs, les clous du plancher, la hauteur et le nombre des radiateurs, j'ai pris des photos pour me souvenir, mais je ne les regarderai sans doute pas, j'ai installé mon bureau, j'ai mis la musique en marche et dansé devant les miroirs, j'ai pris l'averse, une bonne douche, des notes sur mon ordinateur et sur le rouleau que j'ai scotché pour le suspendre le long du grand miroir, afin de rendre compte de cette nuit. Juste ça. Garder la trace également de l'ennui, de la fatigue, du doute, écouter le parquet grincer en faisant les cent pas, les gouttes de pluie tomber sur les verrières, noter les impressions, les détails, les choses qui s'enfuient dans le noir, essayer de surprendre les fantômes et se laisser surprendre par son propre reflet dans le miroir, écouter le silence, juger le goût du café selon l'heure, et faire varier le nombre de dosettes lyophilisées qu'il faut mettre dans un mug pour se réveiller un peu, à partir de quand on s'autorise une bière, à partir de quand ça ne fait plus du tout envie d'en boire une deuxième, et sortir prendre l'air quand on patine, sentir le froid me mordre les chevilles et les mains, le nez qui coule – merde, je n'ai pas pris de mouchoirs.

Dehors il n'y a plus personne et les terrasses se sont éteintes. Le trottoir luit encore de la dernière averse. Le bistrot de Francis laisse ses chaises empilées le long de sa devanture, et des bancs dans les pieds desquels court une chaîne pour éviter qu'on les vole. Je m'y assois et je fume, jusqu'à ce que le froid m'ait bien réveillé, et je

reviens. Je fais ce genre de pause de plus en plus souvent à mesure que la nuit s'étire en silence. Dans la cour de l'immeuble il n'y a plus aucune fenêtre allumée, les tableaux, les lustres ont disparu derrière les bow-windows. La porte de verre menant à l'escalier qui s'enfonce dans le noir vers le studio en sous-sol est le seul bruit qui troue la nuit lorsqu'elle claque derrière moi. Et chaque fois je la referme à clé, chaque fois je vérifie en descendant qu'il n'y a personne dans les caves qui communiquent avec l'immeuble par un autre accès dont je ne sais pas où il mène. Plusieurs fois, j'ai entendu des bruits de portes peut-être plus lointaines qui m'ont convaincu de fermer à clé derrière moi celle du studio également. Je laisse allumées les rampes de lumières lorsque je sors. La première fois, non, mais entrer dans le noir et devoir rallumer les spots en actionnant les fusibles du tableau électrique, mon téléphone à la main en guise de lampe torche, m'a de nouveau donné l'impression de pénétrer ici en clandestin et de redouter que quelqu'un s'en aperçoive ou, pire, de découvrir que quelqu'un était entré en mon absence qui m'attendrait là, dans l'obscurité, c'est absurde bien sûr, mais je ne suis pas à l'aise avec le noir total, je ne l'ai jamais été. C'est une peur d'enfant sans doute. Je n'ai jamais complètement fermé mes volets.

J'actionne l'interrupteur du vestiaire et je le détaille à nouveau, moins impressionnant à mesure que le geste se répète. Les fantômes ont quitté les lieux sur les pointes comme dans la diagonale du premier acte de *Giselle* et me laissent les habiter. Aux murs sont collées des affiches pour des spectacles de fin d'année des enfants ou des ballets dans lesquels, j'imagine, Alexandra a dansé. Quelques-unes, plus anciennes, comme la photo de Solange qui m'a frappé, attirent toujours mon regard mais le lieu devient familier, je m'en rends compte.

Il devient parfois, fugitivement, ennuyeux. C'est la fatigue, plutôt le sommeil qui commence à étirer le temps. C'est le lieu aussi qui ne me projette plus dans le passé comme à mon arrivée. Je commence à m'y habituer, à avoir mes routines. Il est singulièrement vide. Bien sûr.

Un parquet, des miroirs. Deux petites salles de vestiaire aux bancs bas alignés contre les murs. Une cabine de douche plus moderne que celle que j'utilisais. Un piano droit dont je ne sais pas jouer. Deux fauteuils et une chaîne hi-fi posée sur un tabouret.

Je regarde les affiches. L'une d'elles, ancienne, concerne un ballet.

On y voit la soliste et son nom est inscrit en plus gros caractères que celui du spectacle. *Giselle* – décidément ! Il n'y a pas d'indication de date, mais le rôle-titre est tenu par Rosella Hightower, le nom figure en gros sur l'affiche et la danseuse sur la photo, sur pointes, c'est elle évidemment, c'est elle l'événement. Elle fut longtemps l'étoile des ballets de Monte-Carle et de la troupe de Cuevas où elle dansa ce rôle avec Serge Golovine, le frère de Solange, dans celui d'Albrecht. Serge Lifar, qui dirigeait alors la troupe de Cuevas, a chorégraphié le ballet à la Comédie des Champs-Élysées en décembre 1955, et l'affiche date peut-être de cette époque où ma mère, justement, faisait la connaissance de tout ce petit monde, Lifar, Solange et ses frères, Jean et Serge, et Claude Bessy qui deviendra plus tard l'épouse de Serge. Je retrouve tous ces renseignements sur mon téléphone, dans les archives du journal *Le Monde* où le critique de danse de l'époque disposait d'une demi-page pour rendre compte de la soirée, qu'il qualifie de « régal exceptionnel ».

Il y confronte les interprétations de Garnier et des Champs-Élysées, loue la technique de la soliste et la chorégraphie épurée de ses figurants. Il est vrai que la troupe de Cuevas manque de seconds couteaux et ne semble constituée que d'étoiles et de danseuses de premier ordre. Dix solistes et vingt sujets, la plupart russes, héritiers de Diaghilev, apprend-on dans un autre article de 1949 où Rosella Hightower, déjà, est la « souveraine infaillible de la danse féminine ».

Je lis ces articles où les critiques de l'époque font état de leurs humeurs, de leurs goûts personnels, établissent des comparaisons avec ce qu'ils ont vu la semaine passée à Chaillot ou à Garnier, ou avec le souvenir d'une autre interprétation – Alicia Markova, « incarnation idéale ». Olivier Merlin, l'auteur du compte rendu de 1955, ne se prive pas de jugements de valeur sur les contresens qu'il attribue à Balanchine, à propos de *Concerto Barocco*, pourtant une de ses grandes chorégraphies. Voilà ce qu'il en retient : « La pâtisserie baroque confondue avec l'ordre louis-quatorzième, voici qui est bien Nouveau Monde ! » Il ignore, à cette date, que le New York City Ballet est justement en train de faire passer le ballet à autre chose. Que la France s'apprête à devenir un des lieux de ce passage de la maîtrise et de l'expression russes, révolutionnaires elles aussi en leur temps, à l'invention américaine de ce qu'on appellera la *Modern Danse*.

Il ignore que Mickaël Denard, le prodige formé par Solange et que

j'ai bien connu, enfant, jouera dans cette histoire un rôle de premier plan entre Paris et New York, Balanchine, Béjart, Petit, Lifar, mais aussi Childs ou Cunningham et l'Opéra de Paris, où il fut longtemps – trente-cinq ans de scène – surnommé « le prince ».

Nous, nous disions Mickaël et il déjeunait à la maison.

Nous ne rations aucun de ses rôles.

Je me demande si je perds du temps. Je n'aime pas la littérature « Wikipédia », dans laquelle chaque scène, chaque décor, chaque phrase est vérifiée, certifiée, et donne lieu à un développement ennuyeux et prétendument savant – à présent que tout est à portée de clic – de plusieurs pages que je saute régulièrement en songeant qu'on aurait pu les remplacer par un lien vers Internet. « Pour en savoir plus. »

Mais plonger dans la danse des années 50 et 60 que je n'ai pas connue, c'est aussi dans la jeunesse de ma mère, quand elle avait l'âge que j'avais lorsque je la perdis. C'est aussi dans son monde, où tout n'était qu'art et beauté, où les lecteurs des journaux s'intéressaient à la danse et à l'opéra, peut-être autant qu'au sport ou à la politique chinoise. Dans son monde qui était aussi une époque.

Et d'où je viens. Même si cela tient autant de l'enquête que de la mémoire. Et d'ailleurs, est-ce qu'on raconte toujours sa jeunesse à ses enfants ? Si elle n'était pas morte si tôt, nous aurions simplement continué à parler de mes études et de mes amours, de politique et des romans que nous échangions, des spectacles qu'elle m'emmenait voir, des expositions, de nos projets de voyages ensemble, nous aurions parlé de nos quotidiens, de nos problèmes de santé et de nos amis qui divorcent ou de nos voisins qui déménagent, de nos adresses de shopping ou de coiffeur, et elle ne m'aurait sans doute jamais parlé de sa jeunesse, de son premier fiancé, de sa carrière de danseuse, des renoncements, de l'amour. De l'art et de l'amour qui font seuls la beauté de la vie.

La nuit s'étire et je me perds, mais je ne veux pas dormir.

Enfin possible

On est dans les années 60. Ma mère a surmonté son chagrin d'amour. Elle y a passé une dizaine d'années. C'est le temps d'un deuil, dit-on, et je ne crois pas qu'elle ait tenté de retrouver dans l'amour d'un autre une passion qui l'avait fait tant souffrir. Ce sont des années que je ne connais pas, où je n'ai pas de repères précis. Même le fil de ses études se perd. Elle travaille un temps je crois pour une compagnie pétrolière. Son père a passé la décennie qui précède loin d'elle, en Algérie en proie à la guerre depuis 1954, où il a été contraint de demeurer encore quelques années alors que le conflit devenait invivable. Il doit s'inquiéter terriblement et peut-être a-t-il culpabilisé d'avoir ainsi laissé sa fille unique, seule dans un appartement parisien du boulevard Exelmans, deux étages en dessous d'amis à qui il a confié la mission de veiller sur elle. Ils ont des filles aussi et elle s'entend bien avec elles, notamment avec Dominique, inscrite en fac de lettres et qui partage son goût de la lecture. Il doit être rassuré de voir ma mère aimer ce jeune fiancé qui fait de brillantes études comme elle. Il le reçoit lors de ses passages à Paris. Lui donne sa bénédiction. Il doit être désespéré lorsque C. R. la quitte et qu'il voit sa fille malheureuse traîner sa mélancolie en vacances comme une âme en peine. Il doit en être malade. Il appelle régulièrement son ami de l'appartement du dessus, un autre Jean encore, un ingénieur qui a fait la même école que lui, pour s'assurer que tout va bien, qu'elle mange avec appétit, qu'elle a l'air gaie. Dans les années 60, revenu à Paris, il ne lui impose plus rien. Elle fera ce qu'elle voudra.

Parmi les amis de ma mère, les amis voisins de mon grand-père sont ceux qui m'ont accueilli, après sa mort, alors que je ne les connaissais pas si bien, dans leurs fêtes de famille pendant quelques années, m'ont assuré que je pouvais leur demander n'importe quoi. Alors que mon

grand-père puis ma mère étaient morts, ils se sont ainsi montrés à mon égard admirablement fidèles à une promesse ancienne.

Dominique est décédée à son tour, d'un cancer elle aussi. Je suis allé la voir dans l'unité de soins palliatifs où elle allait mourir dix jours plus tard, pour lui faire mes adieux, à la demande de sa mère qui m'avait téléphoné quelques jours auparavant. Je sais que cela lui ferait plaisir, m'avait-elle dit. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre. Ma mère, je n'avais pas pu lui parler. Mais qu'est-ce qu'on doit dire à quelqu'un qui sait qu'elle va mourir ? Je ne savais pas si je devais aborder le sujet, ou lui poser des questions, ou au contraire lui faire la chronique, et comme Cyrano lui apporter des nouvelles de la ville, afin de parler d'autre chose. Ma mère, je lui faisais de longs monologues, soir après soir, devant ses yeux mi-clos abrutis par la morphine. Je lui racontais mes dissertations, comme si c'était intéressant, des dissertations.

À quelques années d'écart, Dominique m'a pris la main. Elle m'a dit quelques mots gentils sur ma mère qui avait été une grande amie, une chance dans sa vie, comme la lecture des textes dont la beauté l'avait toujours soutenue, portée, et des mots tendres sur moi qui devais continuer à avancer, coûte que coûte. Qu'elle espérait que sa fille serait heureuse. Que je le serais aussi, que nous le méritions l'un et l'autre. Que la vie en valait la peine. Je l'ai trouvée en paix, dans une chambre calme et lumineuse, amaigrie mais tranquille et douce, souriante même, et cela m'a bouleversé. Je crois qu'elle m'a aidé à faire la paix avec la mort de ma mère, à ce moment-là. Les amitiés survivent aux générations.

Sa mère comme ma grand-mère ne s'en sont jamais remises bien sûr, de la mort de leur fille.

Un été, sur une plage des Pyrénées orientales, j'ai croisé par hasard la fille de Dominique. Nous étions tous deux étonnés de nous reconnaître, et émus. Je lui demandai des nouvelles de ses grands-parents, de ses tantes, et elle aussi me questionna à propos de ma grand-mère qu'elle connaissait et dont je me suis occupé pendant quinze ans, toutes les semaines comme ma mère le faisait. Je revoyais la table en chêne de forme ovale autour de laquelle nous déjeunions parfois, chez ses grands-parents. Mais à chacune de nos questions, l'autre répondait systématiquement, elle est morte, il est décédé, oui elle aussi, c'est arrivé il y a deux ans. Ne restaient que nous. Un cousin

et une cousine aussi, que je connaissais moins, qui allaient bien, étaient en âge de se marier et de faire des voyages. Et nous sommes restés là quelque temps, l'un en face de l'autre, sur cette petite plage de ville qui dessinait une anse minuscule où les familles se pressaient les unes contre les autres, nos enfants quelques mètres derrière en train de jouer sur le sable, et nous deux, seuls, en maillot de bain, silencieux, interdits, ne sachant plus trop quoi dire. Ainsi il ne restait rien. Un monde était mort, une époque était passée. Et nous nous sommes séparés, sans nous promettre de nous revoir.

Dans les années 60, je perds le fil de sa biographie. Ma mère cultive des amitiés féminines, voyage aux États-Unis et en Europe, en Allemagne où elle a des amis, elle accompagne, je ne sais comment, des danseuses ou des danseurs à l'Est, en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Yougoslavie, en Hongrie. Ce sont les années de la danse dont ne reste que sa barre. Elle rencontre Solange et Anne-Marie qui lui ressemble beaucoup et deviendra ma marraine. Mickaël aussi, incroyablement doué, qui a commencé l'apprentissage de la danse à 17 ans seulement, et vient de rejoindre à Paris l'académie de Solange, en 1964 – il intègre le ballet de Garnier seulement deux ans plus tard, sur audition. Barre au sol, classe amateur, classe professionnelle, elle fréquente assidûment le studio, suit tous les cours, connaît tout le monde, enfin tout ce qui danse à Paris. Les frères de Solange s'y sont installés eux aussi. Serge continue de danser comme étoile, Jean devient chorégraphe. Ma mère a laissé derrière elle les amis de Sciences Po avides de carrières, leurs lunettes d'écaille et leurs voitures – elle a revendu la sienne, son petit bolide. Elle entame une thèse d'économie. Elle a rejoint Jean Prouvé au CNAM. Elle travaille sur le marché de l'art, de sa naissance avec l'école de Barbizon jusqu'en 1960. Elle est heureuse. Elle est indépendante. On lui demande régulièrement si elle a un nouveau fiancé, mais non, surtout pas. Elle fait ce qu'elle veut. Elle danse. C'est l'époque de la photographie à la Gitane, sur le tabouret du salon. C'est une époque où sa vie, de nouveau, aurait pu prendre un tour bien différent de ce qui est finalement advenu.

Sa cousine, qui s'appelle Anne elle aussi, me raconte cette histoire : elle est déjà partie étudier à Poitiers, elle a 20 ans. On doit être en 1966 ou 67. C'est l'été et elle se rend à Rochechouart où elle va assister à un spectacle de danse. Ma mère lui a fixé rendez-vous, parce

que la tournée de l'Opéra passe par là, à quelques kilomètres du petit village de Dordogne où la famille se retrouve, l'été, un peu avant le 15 août où l'arrière-grand-mère, vive et autoritaire, réclame autour d'elle la présence de tout le monde, puisqu'elle se prénomme Maria comme la Vierge, et que c'est sa fête. Ma mère appelle sa jeune cousine pour l'inviter au ballet. C'est une soirée spéciale. Elle aura l'occasion de la voir danser. Une ballerine s'est blessée dans les premiers jours de la tournée et c'est ma mère, qui accompagnait la troupe en amie et partenaire de cours, qui la remplace.

Éberluée, sa cousine la voit évoluer sur pointes au milieu d'un corps de ballet réduit de l'Opéra de Paris, sur une scène féerique construite sur un plan d'eau. Des gradins ont été montés sur la grève. L'Opéra de Paris, ce n'est pas rien. Comment ma mère peut-elle danser cette partition qu'elle n'a pas spécialement travaillée avec la troupe, elle qui n'en fait pas partie ? Sans doute est-elle, à ce moment-là de sa vie, suffisamment entraînée pour le faire, suffisamment proche des danseurs pour qu'on lui fasse confiance, suffisamment douée pour qu'on s'en remette à elle pour ce remplacement impromptu.

Est-ce qu'elle imagine, ce soir-là, qu'elle va être danseuse – pourquoi pas ? Se faire engager ? – elle l'est presque. Est-ce que sa vie, encore, précisément ce soir-là dont je n'ai aucune trace, pourrait soudain prendre un tour totalement différent ? – et pourquoi ce ne fut pas le cas ?

Je n'ai pas d'éléments pour répondre. Sa cousine, que j'interroge par téléphone, se souvient seulement de la soirée magique. De cette époque de leur jeunesse où ma mère représentait pour elle un modèle de liberté, d'intelligence, de talent. Où elle vivait joyeuse et entourée d'artistes. Où cela semblait possible, de vivre pour l'art et de ne prendre de la vie que sa beauté. Où cela semblait désirable, pour elle, pour une jeune femme qui commençait alors ses études en province, de lui ressembler un peu – de croire qu'aux femmes de cette génération tout devenait enfin possible.

Phénix

L'aube, je ne l'ai vue arriver que par ma fatigue.

Le besoin de chausser des lunettes.

Mon rouleau de papier qui ne déroule plus que des questions sans réponse.

L'heure, sur mon téléphone, se met à défiler au ralenti. Je le consulte de plus en plus souvent, dans l'espoir qu'il se soit écoulé une heure encore, mais non, parfois seulement 20 minutes et j'ai l'impression que je ne vais pas tenir mon pari. Je renonce à la musique aussi. Lorsque je lance sur la chaîne un morceau censé me réveiller, il me dérange, il me semble inapproprié. Quand je veux écouter quelque chose que je ne connais pas bien, mais que je peux relier à la danse, à la barre, à l'univers de ma mère, à l'opéra, au ballet, cela me déconcentre et je n'arrive plus à écrire. J'ai le temps d'écouter l'air de *Norma*, des concertos de Bach, un bout de la musique de *Giselle* sur lequel je suis bien incapable d'imaginer les pas. Je passe d'un morceau à l'autre. Je ne sais pas ce que je cherche. Je fatigue.

Je regarde sur les archives de l'INA *L'Oiseau de feu* de Béjart qui a révélé Mickaël en 1970 et dont il danse en studio, en 1975 pour la télévision, deux solos stupéfiants. C'était jusque-là un rôle de danseuse, mais Béjart était intéressé par les bras de Mickaël. Il ne s'était pas trompé. On voit le phénix. Je ne connais pas assez les pas pour juger des sauts, des entrechats, du dos cambré, des jambes qui jouent derrière lui suspendu en l'air, pour juger des tours qu'il effectue sur une pointe avec un naturel déconcertant, comme si c'était sa façon de se mouvoir, enchaînant les diagonales, partant dans un sens, dans l'autre. Je ne suis pas danseur, mais je vois bien que l'équilibre est fou, que tout son corps pourtant athlétique semble, à chaque étape de chaque mouvement, emporté déjà par la pensée du suivant et sans

cesse suspendu à un invisible fil qui donne l'impression d'une fluidité totale. Ses bras en effet semblent immenses. Ils sont d'une souplesse folle et paraissent voler autour de son corps comme des ailes. Et parfois, dans un tempo qui l'emporte et ferait tomber n'importe qui, soudain il se fige, comme s'il venait de se poser sur une branche, et l'on ne voit même pas l'effort, qui doit être terrible, de tout son corps qui a neutralisé, en une fraction de seconde, l'énergie cinétique qui emportait ses 70 kilos de muscles au-devant de lui. Un pied planté dans le sol et l'autre, cou-de-pied bombé, souple, à peine effleurant le parquet derrière lui, décalé comme les pattes d'un oiseau, dans une pose où ses bras, se relevant doucement, cassés au coude se déliant et se repliant, sont des ailes, il n'y a pas de doute. Sa tête se relève à son tour, lentement, comme indépendante du cou qui la porte et, parvenu à l'équilibre et à l'immobilité parfaite d'un animal inquiet, il nous fixe dans les yeux, face à la caméra et prenant la lumière, de ses yeux clairs illuminés dans un visage qui ne laisse rien paraître, ni l'effort, ni la fatigue, même pas un souffle, ses longues ailes enfin en repos, déployées autour de lui, parfaitement alignées au-dessus des épaules, dans une posture d'une beauté sauvage.

Comme l'essence de l'art. C'est cela qu'on voit dans la danse, et le chant aussi des cantatrices ou des ténors où l'on entend une voix humaine qui pourtant nous étonne, qui nous dépasse et nous transporte. Une forme de transcendance, par des moyens humains que l'art porte aux limites d'une perfection inhumaine.

Tout le monde a deux bras, deux jambes, mais ce corps-là et cette façon de s'en servir, ce n'est pas de ce monde. Je regarde Mickaël danser *L'Oiseau de feu* sur la musique entêtante de Stravinski et je sais que ma mère était d'un autre monde. Elle était sortie de la caverne. Elle avait vu le soleil.

Elle avait été danseuse.

Elle allait à l'Opéra.

Elle savait lire.

– Ça sauve une vie.

Elle avait été follement amoureuse.

– Une deuxième fois, ce qui tient du miracle.

En 1970, dans cette maison du sud de la France que mon grand-père vient d'acheter, ma mère passe des vacances studieuses de lecture et de barre au sol, devant le spectacle immobile des collines de chênes

verts et de chênes-lièges qui moutonnent jusqu'à la mer, sous un ciel immensément bleu. Le soir, elle prend la 2 CV qu'elle a achetée avec son argent, après avoir revendu le coupé qu'il lui avait offert, et part nager pendant une heure ou deux. Son père s'agace. Tu ne rencontres personne. Il l'inscrit à une leçon de golf, dans le club qui occupe le fond de la vallée de Valcros, à l'embranchement de la piste de terre rouge qui conduit jusqu'à la maison.

Le prof est un jeune homme qui a 15 ans de moins qu'elle – il vient juste d'avoir 21 ans, la majorité. Il n'a encore rien lu, rien vu, rien écouté. Il est tout neuf, comme un chat trouvé.

Il a un beau sourire.

C'est mon père.

Et c'est une autre vie. Celle-là, je la connais. Dans celle-là, elle n'est plus danseuse.

Prof d'économie.

Un pavillon de banlieue. Un enfant sur le tard, qu'elle aimait plus que tout. Des parents qui vieillissaient dans un monde qui n'allait pas si bien. Des problèmes de couple. Des problèmes de boulot – des secrétaires qui ne faisaient pas toutes du piano. Des problèmes de santé. Des amis qui mouraient – la danse, dans les années 80, c'était une guerre, un champ d'honneur, une hécatombe. Des problèmes d'enfant, son père, dont l'AVC avait abattu la figure de héros, son père humilié par la maladie. Sa mère, au téléphone, tous les jours. Son premier cancer. Les courses au supermarché le samedi après-midi. L'arrivée des surgelés qui l'avaient dispensée de cuisiner tous les soirs – elle détestait ça, elle était toujours au régime. Des problèmes de mère, les leçons à me faire réviser, et toutes les inquiétudes des parents. Enfin, une vie.

Mais elle, elle avait vu le soleil.

Elle avait été danseuse.

Elle allait à l'Opéra.

Elle savait lire.

– Ça sauve une vie.

Elle avait été follement amoureuse.

– Une deuxième fois, ce qui tient du miracle.

Mon reflet me surprend encore, lorsque je relève le nez, mais je ne veux plus jouer avec lui. Tu tires une sale tête, semble-t-il me répéter chaque fois que j'essaie de l'observer à la dérobée. Tu as les traits

tirés, les joues grises. Les yeux qui se fendent. Bientôt tu ne seras plus bon à rien. Tu n'écriras plus que péniblement, des mots à la traîne de la nuit.

Je vais à la ligne et je sors, une fois encore, sur l'avenue éclairée par les réverbères où le ballet des taxis est en train de reprendre timidement. Quelques passants défilent, la relève des voituriers et des femmes de chambre, gris sur le noir mouillé du trottoir, sans un regard pour moi qui ai repris mon poste sur les bancs de Marius. Le ciel ne pâlit pas encore, mais son obscurité n'est déjà plus si profonde qu'on n'y distingue les nuages. Sur le trottoir d'en face, un groupe bruyant de rires et d'exclamations rejoint son hôtel plus loin sur l'avenue, peut-être le George V qui appartient désormais lui aussi à une chaîne d'hôtellerie canadienne.

L'église américaine trône un peu plus loin, impassible, et témoigne, avec les noms des stations et des rues alentour, Franklin Roosevelt, avenue de New York ou du président Wilson, d'un autre temps ou d'un autre monde.

En face du studio, l'immeuble dont les premiers étages étaient occupés par des ateliers de couture Givenchy me rappelle les robes de bal des photos et les quelques vestes ou sacs qui témoignaient encore, dans la garde-robe de ma mère, de cette époque – une veste bleue électrique, brillante, matelassée et ornée de broderies noires qu'elle mettait pour les grands soirs. Avant que la maison Givenchy ne soit rachetée elle aussi, en 1988, par un autre groupe mondialisé de sacs en toile cirée, de casquettes et de cocktails au Schweppes. Les voitures de luxe louées dans la rue d'à côté dorment dans les contre-allées. Tout le long de la rue, les containers alignés des restaurants et des cafés attendent le passage des premiers camions poubelles. Un bus traverse la place dans un crissement de freins hydrauliques et disparaît en s'engageant sur le pont. Le ciel s'est éclairci sans que je m'en aperçoive, dans des teintes de bleu sombre et de gris. Le soleil va finir par se lever sur tout ça.

Je vais partir. Rassembler mes affaires, peu de choses, me regarder une dernière fois dans les miroirs, avant de quitter les lieux. Avant de les quitter encore, et pour la dernière fois.

Et je me demande un instant si le jour nouveau qui se lève peut être celui d'une nouvelle vie.

Retour chez soi

J'ai triché. J'y suis retourné, après avoir dormi un peu. Pas pour faire mes adieux une deuxième fois mais pour vérifier que ça ne me fait plus rien. Que ce n'est plus qu'une adresse. Un studio de danse d'aujourd'hui. Des phrases, un titre, *6 avenue George V* (Flammarion). Il suffit de prendre le bus 80.

Et aussi parce que je ne suis plus tout à fait capable de rentrer chez moi, dans mon appartement.

Quelque chose s'est brisé, alors que je préparais ce récit, cette aventure. Quelque chose a cédé cette nuit. C'est moi. Et demande à renaître – Willis ou Phénix. Quelque chose demande à se transformer. Quelqu'un voudrait se remettre à danser. Se remettre à rêver la nuit. Se remettre à aimer si c'est encore permis.

Elle m'a dit oui.

Elle est partie de chez elle, elle aussi.

Elle m'a rappelé, ce matin, j'étais là.

Elle m'a dit, Je ne suis sûre de rien, que de toi.

Je n'aurai pas 50 ans, dans deux semaines, je ne fêterai pas mon anniversaire. Je vais partir, quitter ma vie ou la refaire. Tenter de devenir moi, une dernière fois.

Ma mère, toi qui n'avais peur de rien et qui as eu mille vies en une vie trop courte, qui as connu la beauté, la douleur et l'amour, dis-moi comment me jeter dans le vide.

– Retour chez soi. J'ai passé l'épreuve des miroirs.

– Retour chez soi. Viser les vols d'Icare.

Je pars.

Table

Problème
La nuit des rêves impossibles
Fantômes
Le studio de danse
Pas tout à fait une biographie
Pensées
Le temps de l'amour
Solange
La barre
Labyrinthe
Assis sur la troisième marche
Un sourire de danseuse
Le silence et son double
Au vent muet
Théâtre au bar
Seul au Japon
Un certain vertige
Le pianiste et les ordinateurs
Icare
Cendrars
Albrecht n'est pas libre
Anne, Annie
Perec
Qu'en dira-t-elle ?
Mon reflet danse
Musique, Maestro !
L'amour à 17 ans
La nuit s'étire

Enfin possible
Phénix
Retour chez soi